

LA JW

R E V U E

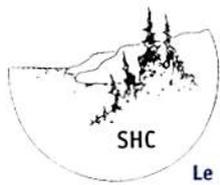
d' **HISTOIRE** de Charlevoix

Numéro 48

Février 2005



LA TRAVERSÉE DE CHARLEVOIX
LE FAISEUR DE FOURS À PAIN
BAIE-SAINTE-CATHERINE
UN ACCIDENT FERROVIAIRE À POINTE-AU-PIC
SAINT-AIMÉ-DES-LACS



La Société d'histoire de Charlevoix

Le logo évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par Félix-Antoine Savard: la mer, la terre et la forêt.

Membres bienfaiteurs à vie (500\$ et plus)

Alarmes et Extincteurs Charlevoix	Bruno Côté	Fernand Labrie	Réjeanne Sheehy
Auberge La Maison Otis	Marc DeBlois	Laurent Lafleur	Walter et Mary Schatz
Auberge La Pinsonnière	Yolande et Pierre Dembowski	Paul et Rita Lafleur	Yolande Simard-Perrault
Yvon Bellemare et Janine Tourville	Domaine Forget	Pierre Legault	Rita Smookler-Simard
Jean-Pierre Bouchard	Fondation René-Richard	L'Héritage canadien du Québec	Huguette Tremblay
Martin Brisson	Abbé Bertrand Fournier	Ghislaine et Claude Le Sauteur	Jean Tremblay
Janet C. Casey	Georges Fournier	Petites Franciscaines de Marie	Louis Tremblay
Casino de Charlevoix	Raymond Gariépy	André P. Plamondon	Louis-Marie Tremblay et Yvette Froment
Rémi Clark	M. et Mme Leslie H. Gault	Maurice Potvin	Ville de Clermont
Corporation municipale de l'Île-aux-Coudres	Léonard et Aurore Gauthier	Diane et Jean-François Sauvé	Ville de Baie-Saint-Paul
	Fernand Harvey		J.C. Roger Warren
	Hydro-Québec		
	Imprimerie de Charlevoix Inc.		

Membres bienfaiteurs (100\$ à 499\$)

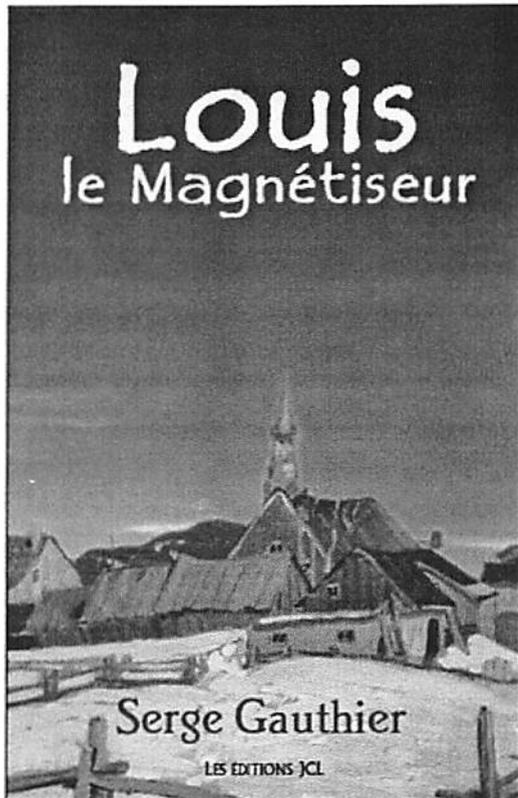
Alimentation Lapointe et Frères	Paul-André et Danielle Carpentier	Jean Dufour	André Morin
Auberge de la Courtepointe	Francine Castonguay-Laurin	Antonio Gaudreault	Gilles Poulin
Rosaire Bertrand	Caisse populaire de Saint-Hilarion	André Gervais	Martin Rochette
Léonce Brassard		Anne-Marie Groulx	François Tremblay et Nicole Imbeau
		André Maltais	Les Nids Douilletts

Membres de soutien (40\$ à 99\$)

Âge d'or de Saint-Aimé-des-Lacs	Candide Dufour	Alain Lapointe	Gabrielle Simard-Dumont
Louis Asselin	Geneviève Dufour	Claude Lapointe	Claude St-Charles
Louis Bhérer	Jean-Marie Dufour	Fernand Lapointe	Sébastien Thibeault
J. Bruno Blackburn	Julien Dufour	Réal Lapointe	Abbé Adalbert Tremblay
Madeleine Boies-Fortier	Louis Dufour	Vincent Laurin	Marc-Adélarde Tremblay
Louisa Boulianne	Marguerite C. Dufour	John Maguire	Francis A. Tremblay
Lyne Brassard	Eudore Fortin	Robert Marcotte	George-Étienne Tremblay
Ulysse Brassard	Louis-Philippe Filion	Pierre G. Martel	Gilles Tremblay
Paul-Émile Carrier	Luc Filion	René Martin	Guy Tremblay
Claude L. Casgrain	Hélène Fortier	Xavier Maldague	Jean-Marie Tremblay
Agathe Cayer et Charles H. Bolduc	Hermann Gilbert	André Michaud	Raymond Tremblay
Simone Éthier-Clarke	Pierre Gaudreault	Réjane Michaud-Huot	Suzanne Tremblay-Bachand
Francine et Victor Cayer	Réal Gaudreault	Gaston Ouellet	Thomas-Louis Tremblay
Micheline et René Cayer	Ginette Gauthier	Laurent Ouellet	Thérèse Tremblay
Henri Chaperon	Janine Gauthier	Jean-Denis et Marthe Paquet	Yves Tremblay
Hénédine Couturier	Serge Gauthier	Jean-Pierre Paquet	Gilles Turcotte
Slevin Danais	Yvon et Élisabeth Gauthier	Hélène et Jean Pelletier	Jean-Luc Turcotte
Martial Dassylva	Magella Girard	Yvon Racine	Michel Turgeon
Donald Desgagnés	Bruno Gobeil	Adrien L. Ringuette	Bernadette Veilleux
Germain Desmeules	Guy Godin	Gontran Rouleau	Ville de La Malbaie
Claude Despins	Christian Harvey	Sylviane Savard-Boulanger	Denis Zaccardelli
Gérard Doyon	Gaudias Harvey	Lise et Pierre Sévigny	
Philippe Dubé	Robert Harvey	Raymond Sylvestre	
	Raymond Labbé	Berthe Simard	
	Lucille Lafond-Colombeau	Cédulie Simard	

Louis le Magnétiseur de Serge Gauthier

ÉDITIONS JCL, 2005. 112 P.
(Récit)



L'HISTOIRE

Dans les années 1830, Godefroy Tremblay, curé de Sainte-Agnès, se voit confier le mandat de construire une église de pierre. Comme il cherche désespérément des fonds pour entreprendre ce grand projet, il se laisse entraîner dans une histoire de chasse au trésor conduite par un homme qui affirme posséder des dons surnaturels...

L'aventure réelle de Louis le Magnétiseur se déroule en 1837 et elle influence grandement la vie naissante de cette paroisse de la région de Charlevoix.

La légende, l'histoire, la religion et les puissances occultes sont les vrais personnages de ce récit captivant et inédit.

L'AUTEUR

Originaire de la région de Charlevoix, Serge Gauthier est né en 1958. Détenteur, entre autres, d'une maîtrise en théologie et d'un doctorat en ethnologie historique, il a été président-fondateur de la Société d'histoire de Charlevoix en 1984. Il est aussi directeur de cet

organisme depuis 1993. Auteur chevronné de plus de cent articles à caractères historique et ethnographique, il a signé également plusieurs livres.

OFFRE SPÉCIALE POUR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX

DISPONIBLE AU COÛT DE SEULEMENT **12,95\$**

TAXES ET FRAIS POSTAUX INCLUS!

Faites votre chèque à l'ordre de :
Société d'histoire de Charlevoix
C.P. 172 La Malbaie (Québec)
G5a 1T7

NOM : _____ PRÉNOM : _____
ADRESSE : _____
VILLE : _____ CODE POSTAL : _____
TÉLÉPHONE : () _____ COURRIEL : _____

Présentation

Le numéro 48 de la *Revue d'histoire de Charlevoix* est-il un numéro varié? Si cela veut dire que cette nouvelle parution aborde des sujets divers, sans doute est-ce un numéro varié! Mais lorsque la *Revue d'histoire de Charlevoix* aborde une thématique cela veut-il dire que le numéro n'est pas varié? Sûrement pas! Voilà bien des discussions sémantiques plutôt oiseuses! Au fond, l'important c'est que notre *Revue d'histoire de Charlevoix* continue de paraître et de maintenir le haut niveau de qualité qui lui est reconnu. Voilà le défi véritable. Et aussi qu'il se trouve des lecteurs et des lectrices pour s'intéresser à la cause de l'histoire et du patrimoine de Charlevoix. Et heureusement, ils sont encore nombreux! Variés ou thématiques? Qu'importe! La *Revue d'histoire de Charlevoix* reste une aventure passionnante que nous relevons ensemble, chers amis et chères amies, lecteurs et lectrices, depuis bientôt 20 ans. Même que notre numéro 50 paraîtra en 2005 et nous vous remercions encore pour votre appui fidèle.

Un numéro varié donc qui se compose d'articles sur 25 ans d'écotourisme et la Traversée de Charlevoix, sur les fours à pain et les faiseurs de fours à pain, sur Baie-Sainte-Catherine, sur une entreprise dynamique de Notre-Dame-des-Monts, sur l'école de Saint-Aimé-des-Lacs, sur la famille Lapointe, d'un texte d'analyse sur le film «*Mémoires affectives*» et d'une chronique du livre. En couverture, nous retrouvons le tableau «*Cap aux Fleurs*» de l'artiste Marc DeBlois qui faisait l'objet de notre grand tirage annuel 2004. Nous remercions d'ailleurs toutes les personnes qui se sont procurées un billet. Le tirage a eu lieu le 9 octobre dernier lors de notre 20^e assemblée générale annuelle et l'heureuse gagnante est Madame Hélène Tremblay de Clermont.

La *Revue d'histoire de Charlevoix* entame ainsi sa vingtième année d'existence en 2005. Nous comptons bien célébrer le tout avec la parution de notre numéro 50 l'automne prochain. Ainsi, la collection de la *Revue d'histoire de Charlevoix* devient plus que jamais un héritage inestimable légué à la communauté charlevoisienne. Il n'en tient qu'à vous, chers amis et chères amies de la *Revue d'histoire de Charlevoix*, pour que ce projet unique se poursuive. Nous comptons donc encore sur votre appui et sur votre engagement.

Bonne découverte du patrimoine de Charlevoix et heureuse année 2005!

SERGE GAUTHIER

Président de la Société d'histoire de Charlevoix

Table des matières

LA TRAVERSÉE DE CHARLEVOIX Vingt-cinq ans d'écotourisme	2
LE FAISEUR DE FOURS À PAIN DANS CHARLEVOIX d'Alexis le Trotteur à Hervé Gobeil	7
BAIE-SAINTE-CATHERINE À la confluence des mémoires	10
JOSEPH-AIMÉ GAGNON, CONTRACTEUR l'histoire d'une entreprise du rang Saint-Antoine à Notre-Dame-des-Monts.....	13
UN ACCIDENT FERROVIAIRE à Pointe-au-Pic en 1956	15
LE FABULEUX DESTIN des Audet dit Lapointe dans Charlevoix	16
SAINT-AIMÉ-DES-LACS Un village, une école	19
LE FILM « <i>MÉMOIRES AFFECTIVES</i> » Mémoire de chevreuil et région-mémoire	21
CHRONIQUE DU LIVRE	22
IN MÉMORIAM Louis Riverin (1918-2004): un illustre artisan du fer n'est plus	26
SOUVENIRS DU 20 ^e ANNIVERSAIRE de la Société d'histoire de Charlevoix 1984-2004	27

LA TRAVERSÉE DE CHARLEVOIX

Vingt-cinq ans d'écotourisme

PAR GUY GODIN ET JOHANNE LEDUC

De retour d'un séjour aux Eaux-Mortes de la rivière Malbaie, où il a passé «la plus belle semaine du monde», M^r Savard écrit dans son journal (13 octobre 1961): «Cet admirable pays bleu de montagnes, de lacs et de rivières étant toujours menacé, on devrait ce me semble, le protéger et l'aménager en lieu d'étude et de méditation.»¹ On ouvrirait à tous, en particulier aux jeunes, l'accès aux beautés et aux équilibres de vie de la grande nature, propres à nourrir l'âme. Le 22 mai 1963, il annonce dans son journal: «La forêt de Charlevoix sera désormais ouverte aux jeunes, toute précaution étant prise.»² Il a obtenu du bureau de la compagnie Donohue l'autorisation pour un groupe des Clubs 4-H de faire une excursion à la Coulée à Girard, où il ira les rencontrer en compagnie de son ami Mark Donohue.

Durant la décennie, plusieurs groupes fréquenteront le territoire, dont des routiers qui feront une randonnée de plusieurs jours, par le lac à l'Islet et le mont Élie jusqu'au lac Basile, et retour par l'Équerre et les Hautes-Gorges. De ces rencontres est né le conte de Menaud, qui se termine autour d'un feu de camp à l'Équerre: «Montrant alors la haute montagne que le soleil illuminait encore et qu'en souvenir des héros d'antan il avait surnommée l'Acropole, il dit: c'est sur une montagne semblable au-dessus des conflits et des basses passions de leur cité que les grecs avaient placé les mémorables souvenirs de leur patrie et les signes de la sagesse et de la liberté.»³

UN SEMEUR DE SENTIERS

En 1970, la Fédération québécoise de la montagne commence à s'intéresser aux parois d'escalade de Charlevoix, en particulier à Saint-Urbain, à la rivière Malbaie et à une montagne située à l'ouest du mont Élie, à laquelle les grimpeurs donneront le nom d'Isaïe-Jérémie. À cette époque, on construisait des refuges pour les amateurs d'escalade, idée qui commença à faire son chemin chez les adeptes de ski nordique. En 1975, Louis Lefebvre conçut le projet d'ouvrir aux skieurs un chalet dans la vallée de la Jacques-Cartier dont il était le gérant. À l'hiver 1976, un premier sentier de longue randonnée fut inauguré entre le Camp Mercier et le Camp Jaune (à l'usage des garde-feu, fermé l'hiver) au confluent de la Jacques-Cartier et de la Sautoriski: une randonnée de 35 km, deux ans avant celle du lac Croche (45 km) au Mont-Tremblant.

De son côté, Eudore Fortin de Saint-Urbain fut engagé en 1977 par la Fédération québécoise de la montagne pour aménager des sentiers d'accès à des parois d'escalade: le mont de l'Ours, le mont du Gros Bras, le Dôme et le mont du Lac des Cygnes. Il construisit aussi un premier refuge: l'Eudore.

«Un jour qu'il discute avec Daniel Mathieu, directeur technique de la Fédération québécoise de la montagne à l'époque, ce dernier lui confie que les espaces sauvages de l'arrière-pays représentent à ces yeux des endroits prédestinés pour un sentier de longue randonnée et il sait que seul Eudore pourrait mener à terme un tel projet. Ses propos ne sont pas tombés dans l'oreille d'un sourd: le soir même, de retour chez lui, il dispose une série de cartes topographiques sur le parquet de sa cuisine et il identifie des tracés possibles pour le parcours. Les jours qui suivent, il se rend sur le terrain et fait ses premiers relevés. N'écoutant que sa passion, il établit les plans d'un passage par le secteur des Hautes-Gorges. Son projet d'alors, il le destine aux skieurs, une activité qui était

en plein essor chez nous et qui demande de moins grands aménagements. Il faut dire que les sentiers pédestres de longue randonnée n'avaient pas encore la faveur du public à l'époque; quant au vélo de montagne, cette activité était encore inexistante ici.»⁴

Le tracé de la Traversée de Charlevoix se situe en pleine montagne, en périphérie de l'astroblème de Charlevoix, dans les bassins versants de la rivière du Gouffre et de la rivière Malbaie. Mis à part la courte étape de la première journée, il se déroule en six étapes d'une longueur variant entre 12 et 20 km, à une altitude variant de 200 à 800 m avec des dénivelés quotidiens aussi variables de 160 à 680 m. Très vite populaire, la Traversée de Charlevoix a joué un rôle de premier plan dans le développement des sentiers de longue randonnée au Québec, avec les parcs qui ont emboîté le pas (voir le tableau 2, page 6).

BREF SURVOL HISTORIQUE⁵

La Traversée de Charlevoix est l'œuvre d'un homme, Eudore Fortin. Né à Saint-Urbain en 1930 et fils d'un authentique coureur des bois, il a été le grand bâtisseur et l'âme dirigeante de la Traversée de Charlevoix. Il habite depuis toujours près du parc des Grands-Jardins, dont il connaît les moindres recoins. Pendant quelques années, il a même été le gardien de la tour de surveillance des feux de forêt, située au sommet du mont du Lac des Cygnes. Cet homme de qualité a hérité de ses ancêtres le goût du travail bien fait et l'amour de la nature.

Le projet d'un long sentier des neiges qu'avait imaginé Eudore Fortin à l'automne de 1977 débutait au Camp Mercier et terminait aux Palissades, à Saint-Siméon, projet qui a été depuis lors repris par le Sentier national au Québec, mais celui qui fut entrepris au plus fort de l'hiver 1978 s'avéra différent. Munis de cartes, boussoles, scies à chaînes et débroussailleuses, Fortin et son équipe se mettent en route afin d'explorer les lieux, de défricher un sentier et de construire les premiers refuges. Après la fonte des neiges, s'ajouteront le balisage du sentier sur tout son parcours (qui totalisait à l'époque 106 km) et l'érection des ponts permettant le passage au-dessus des nombreux cours d'eau qui sillonnent le territoire. En décembre 1978, le sentier de la Traversée de Charlevoix accueille ses premiers skieurs, qui disposaient alors de quatre refuges.

1. *Journal et souvenirs* 1, p. 84

2. *Journal et souvenirs* 2, p. 33

3. *id.*, p. 252

4. Claude Côté, «Un semeur de sentiers», *Revue Marche*, Hiver 1999.

5. On reproduit ici en grande partie l'historique écrit par Johanne Leduc dans le guide écotouristique *L'Autre nature de Charlevoix*.

Quelques années plus tard, alors que la Traversée est déjà recon- nue comme l'une des plus grandes expériences de plein air au Québec, près du quart du parcours doit être déplacé. En effet, en 1985-1986, des coupes de bois sont effectuées dans le secteur de la rivière du Gouffre. En 1989, nouveau coup dur: la Traversée doit faire face au même problème au lac des Américains.

De gros industriels forestiers ne voyaient pas d'un très bon œil le partage des terres publiques avec les amateurs de plein air. Eudore Fortin a mené un rude combat pour que ne soient abandonnés, ni le circuit de randonnée, ni la qualité de son envi- ronnement. Par la persévérance à toute épreuve, il a réussi à amener ces exploitants forestiers à négocier. Du côté de la Traversée, les compromis ont été énormes: destruction de camps et reconstruction ailleurs, déviation de la piste sur plusieurs dizaines de kilomètres, révision de la signalisation. Finalement, les deux parties en sont arrivées à une entente acceptable de bon voisinage.

Le sentier, les chalets et refuges qui s'y trouvent sont toujours victimes d'actes de vandalisme dont certains peuvent même mettre en péril la sécurité des randonneurs, mais il semblerait que ces actes diminuent avec le temps. L'automne 2004 marquera une grande pre- mière alors que le sentier demeurera ouvert aux randonneurs durant la période de chasse. Depuis les débuts de la création du sentier, les randonneurs ont été privés de leur droit de pratiquer leur activité préférée pendant plus de 3 semaines. La demande étant très forte à cette période de l'année où la forêt se pare de ses plus beaux atours, les randonneurs pourront désormais, en revêtant les dossards requis pour se rendre visibles, parcourir le sentier. **D'ailleurs, le guide de l'utilisateur des ressources du milieu forestier rappelle aux chasseurs qu'ils doivent cohabiter en forêt avec les autres utilisateurs et pratiquer des activités de chasse sécuritaires et que le chasseur doit «avoir une attitude cour- toise lorsqu'il rencontre un autre chasseur, un villégiateur ou un travailleur forestier.»**

L'année 1990 marque un virage au plan administratif. Après plus d'une douzaine d'années d'implication dans ce dossier, la Fédération québécoise de la montagne décide d'abandonner sa participation sur la Traversée de Charlevoix, c'est alors que Eudore Fortin, qui attendait depuis quelques temps ce moment, saisit l'oc- casion pour reprendre en main et continuer le travail qu'il avait commencé en 1977. Il forme alors un conseil d'administration composé de gens du milieu charlevoisien et il crée La Traversée de

Charlevoix inc. Cet organisme privé à but non lucratif se charge désormais de l'aménagement, de l'entretien et de l'administration du sentier et autres installations. Eudore Fortin en est le président depuis sa fondation.

En 1991, l'organisme ajoute, à ses six refuges, autant de chalets montés pièce sur pièce, selon la méthode scandinave. Plus spa- cieuses que les refuges, ces nouvelles constructions permettent de hausser la capacité d'hébergement de la Traversée à près de 140 personnes. Les chalets sont équipés de poêles à bois, d'éclairage au propane, d'un ameublement approprié, et, comme les refuges, ils se trouvent toujours à proximité d'une source d'eau potable. Ces nou- veaux développements ont pu être réalisés grâce à des programmes de soutien financier des gouvernements du Québec et du Canada.

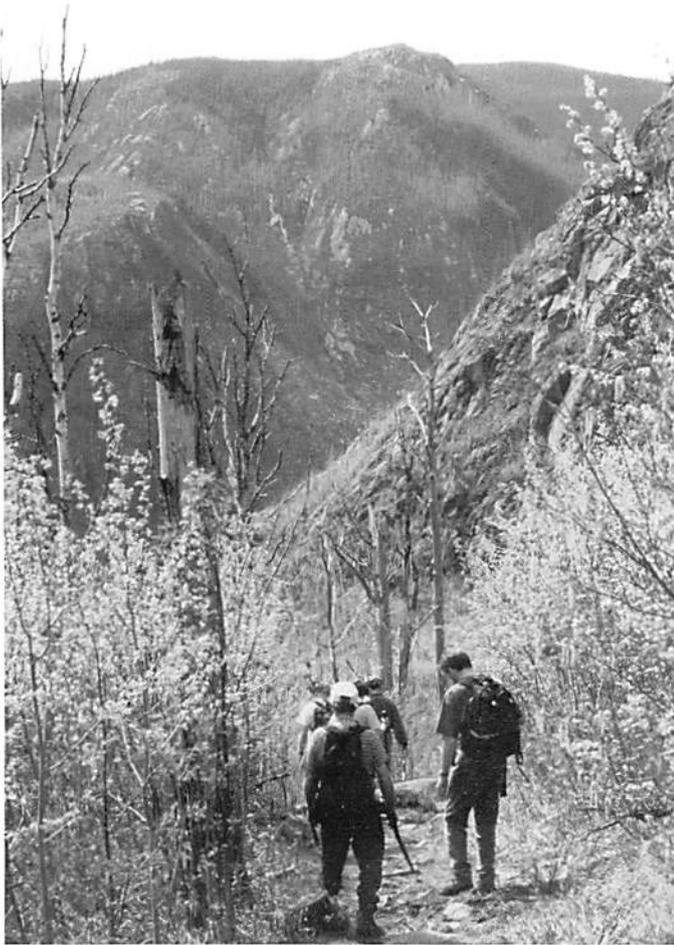
Jusqu'à-là réservé aux randonneurs à ski, l'ensemble du parcours ainsi que ses refuges et chalets deviennent accessibles aux marcheurs en 1991. Puis l'année suivante, divers travaux d'amé- nagement permettent aux adeptes du vélo de montagne d'effectuer à leur tour la Traversée. En 1997, un nouveau chalet est construit non loin du mont du Lac des Cygnes, à l'endroit même où un pre- mier avait été érigé en 1982 avant d'être détruit par un feu de forêt provoqué par un campeur négligent. Cet incendie avait aussi dévasté un grand secteur du parc des Grands-Jardins. Finalement, en 2004, le tout dernier-né des chalets de la Traversée de Charlevoix vient d'être inauguré, le chalet «Eudore». L'actuel chalet Le Dôme, qui peut héberger une vingtaine de personnes, et le chalet «Eudore» qui peut en loger une quinzaine, desservent les amateurs de courte randonnée.⁶ Les bureaux de l'organisme seront relocalisés sous peu. Près de 700 randonneurs par année fréquentent le sentier principal de la Traversée de Charlevoix, en été ou en hiver.

Depuis le 17 mai 1998, la Traversée de Charlevoix fait partie inté- grante du Sentier national du Québec, un sentier pédestre en développement, qui ira de l'Ontario au Nouveau-Brunswick. Cette portion québécoise s'inscrit dans un projet plus vaste de sentier ininterrompu devant relier l'Atlantique au Pacifique.

6. L'équipe de la Traversée vient d'ailleurs d'ouvrir de nouveaux sentiers sommitaux, rayonnant autour de ce chalet, où elle offre les services de guides-naturalistes. Ces sentiers relient le point de départ de la Traversée de Charlevoix aux circuits du mont du Lac des Cygnes ainsi qu'au sommet des monts Dôme, du Lac-à-l'Empêche et Du-Four.



Photo: La Traversée de Charlevoix.



Section de sentier au Dôme, mont du Lac des Cygnes.

Au cours des années, la Traversée de Charlevoix a bonifié l'offre faite aux amateurs de plein air, rendant la Traversée plus accessible et plus sécuritaire, en proposant un nouveau programme: la Traversée super de luxe, un service incluant les droits d'utilisation du sentier, l'hébergement, le transport des bagages et de la nourriture ainsi que le déplacement des véhicules du point de départ à l'arrivée. La clientèle peut également se prévaloir d'un service de guide-professionnel, ainsi que de tous les repas durant la traversée.

L'AUTRE NATURE DE CHARLEVOIX

C'est le titre d'un guide écotouristique de la Traversée de Charlevoix et des hautes terres charlevoisiennes qu'on lançait en 1999, ouvrage collectif de quatorze auteurs sous la direction d'Eudore Fortin.

Il s'agit d'un ouvrage de 264 pages dont l'objectif est de faire connaître le milieu bio-géophysique de l'arrière-pays charlevoisien qui inclut le parc des Grands-Jardins, celui des Hautes-Gorges et deux réserves écologiques, des lieux où la nature est très diversifiée et concentrée en attractions naturelles. Ce livre-guide porte sur l'interprétation de la flore, de la faune, des écosystèmes, des phénomènes géophysiques et biologiques particuliers, dont la présence de milieux alpins et de haute altitude, des attraits géomorphologiques et géologiques de cette région reconnue internationalement pour sa spécificité et son potentiel et à laquelle l'UNESCO a octroyé, en 1988, le statut de Réserve mondiale de la Biosphère. C'est un outil

de sensibilisation à la conservation du milieu naturel et à l'utilisation durable et responsable des ressources.

On y trouve une description des lieux, des informations scientifiques et techniques sur divers points d'intérêt, il comporte des cartes topographiques et des conseils pratiques de telle sorte qu'il peut être utile autant pour préparer la randonnée que pour une utilisation sur le terrain, le tout agrémenté d'illustrations et de photos.

L'éventail des approches répond bien à la multiplicité des dimensions dont l'ensemble s'intègre dans les manifestations de la nature, valorisant ainsi l'écologie, qui doit être une préoccupation majeure de l'écotourisme. Une meilleure connaissance de l'environnement, de l'interrelation entre les différents phénomènes naturels et l'activité humaine mène à une conscientisation qui ne peut que favoriser de meilleures relations entre l'homme et la nature et une meilleure compréhension du rôle de l'homme dans la chaîne écologique.

La dernière réalisation de la Traversée est un sentier de courte randonnée au mont du Lac à l'Empêche et du mont Du-Four, qui commande un panorama impressionnant au sud, à équidistance de Baie-Saint-Paul et de La Malbaie. Sur les dix-huit kilomètres du parcours, 34 panneaux en couleurs donnent des renseignements sur la flore, la faune et les aspects géologiques du territoire. Cet aménagement a été possible grâce au soutien financier du Fonds pour l'environnement de «Mountain Equipment Co-op» et du «CLD de Charlevoix».

Un comité avait été formé sous la gouverne de Monsieur Guy Chevrette, alors ministre responsable des parcs, pour étudier la possibilité que le sentier de la Traversée de Charlevoix devienne un parc linéaire national qui relirait les deux parcs nationaux de Charlevoix, soit le parc des Grands-Jardins et celui des Hautes-Gorges-de-la-rivière-Malbaie. Jusqu'à présent ce projet n'a pas vu le jour.

LES OBJECTIFS DE L'ÉCOTOURISME

Le néologisme écotourisme témoigne de l'importance de l'impact du tourisme dans un monde de plus en plus conscient de l'environnement. Le développement croissant du tourisme et du plein air provoquent un envahissement du milieu naturel qu'il faut gérer adéquatement. Le concept de développement durable et responsable doit présider à la planification et produire ses effets à toutes les étapes de la réalisation des aménagements.

Afin de renforcer une expérience de qualité, il est nécessaire de mettre en valeur des infrastructures appropriées, en harmonie avec le milieu naturel, et de développer les activités d'interprétation de la nature, pour les visiteurs et les résidents. L'essor même que connaissent l'écotourisme et le tourisme d'aventure à l'échelle mondiale incite à prendre des mesures concrètes urgentes pour éviter que la fréquentation accrue et désordonnée des sites exceptionnels n'impose trop de pression aux écosystèmes et aux habitats fauniques; ainsi, tout en rendant accessible et en mettant en valeur des sites extraordinaires, il faut assurer leur équilibre et leur vitalité. Les sentiers, par exemple, doivent être conçus de façon à permettre le meilleur contact avec le site, tout en évitant que les randonneurs ne s'éparpillent n'importe où et détruisent les endroits fragiles.

Après avoir élargi, au cours des dernières années, le cadre de ses activités sur quatre saisons, la Traversée de Charlevoix vise désormais à valoriser en priorité le patrimoine écologique tout en sensibilisant la clientèle à l'importance de sa protection. Le tourisme d'aventure et l'expérience écotouristique qui s'y greffe participent à l'émergence d'une économie environnementale. Le sentier de la Traversée de Charlevoix offre à une clientèle nationale et internationale une expérience de voyage d'aventure et d'écotourisme qui rejoint le marché québécois, ontarien, américain (principalement la Nouvelle-Angleterre) et international (surtout français, suisse, belge, allemand, britannique et italien).



Photo: Jean Gagnon

Eudore Fortin.

Dans un des nombreux détours du sentier de l'Acropole des Draveurs dans le parc national des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie, nous avons eu le plaisir de rencontrer Eudore Fortin au retour d'une inspection des travaux de réfection du sentier sur le sommet. Créateur du célèbre sentier La Traversée de Charlevoix dont la notoriété dépasse largement nos frontières, Monsieur Fortin a été appelé à collaborer avec la Sépaq pour aider cette société à réaliser la mise au norme de ce sentier de randonnée pédestre très prisé des gens de plein air du Québec et de l'étranger.

Guy Le Rouzès, SÉPAQ

Le rôle de premier plan joué par la Traversée de Charlevoix dans la mise en valeur de l'environnement naturel de l'arrière-pays de Charlevoix revêt une importance particulière au moment où la politique des parcs du gouvernement doit s'inspirer d'exemples réussis pour la poursuite de son développement et plus précisément, en regard de l'adoption récente d'une stratégie des aires protégées. La Traversée de Charlevoix est un exemple concret d'intégration d'activités humaines harmonieuses dans un milieu naturel exceptionnel, un exemple de cohabitation et de partage du territoire. Son approche originale ne se limite pas à des appels à la précaution et au respect des milieux naturels par le randonneur, mais vise à lui faire prendre conscience, par un contact vivant, du fait que l'être humain aussi est partie prenante de la biodiversité.

Les éléments de la nouvelle notion d'écotourisme sont les suivants:

- Découverte du milieu naturel en préservant son intégrité;
- Interprétation des valeurs naturelles et culturelles du milieu;
- Respect de l'environnement;
- Agir propre à favoriser le développement durable;
- Retombées économiques locales et régionales.

Si on confronte ces propositions à l'œuvre accomplie par les vingt-cinq années de la Traversée de Charlevoix, une conclusion s'impose: le rôle de pionnier de l'organisme en fait un modèle en la matière.

LA MÉTHODE SCANDINAVE

«Ce qui différencie avant tout la technique scandinave de celles qu'employaient nos pères dans la construction de chantiers, c'est que les billots sont bouvetés sur toute leur longueur et non pas seulement dans les coins. On évite ainsi la corvée d'étoupage et de réétoupage, qui devait se faire à mesure que le carré séchait. La technique scandinave a réponse à tout ça et à beaucoup plus. Aux qualités d'étanchéité et d'isolation que nous offre le bouvetage latéral, ajoutons immédiatement celle d'une solidité à toute épreuve, prête à défier les siècles. Les murs semblent ne faire qu'un et leur aspect si naturel nous porte à nous demander s'ils n'ont pas poussé tels quels.»

André Julien, *La Maison de bois rond, technique de construction scandinave* (Édition de Mortagne)

1993	Grands Prix du tourisme, Lauréat régional prix du développement touristique, pour l'ensemble des travaux du sentier de longue randonnée et des refuges.
1995	Prix du Bâtitteur de Saint-Urbain, Le Gala Méritas de la Chambre de Commerce de Charlevoix-Ouest pour le dynamisme de monsieur Fortin et son implication au développement de la région.
1998	Grands Prix du tourisme, Lauréat régional prix du développement et de l'innovation touristiques, pour le développement de nouveaux sentiers sommitaux et d'un nouveau chalet Le Dôme.
1998	Grands Prix du Tourisme, Eudore Fortin, Président de la Traversée de Charlevoix s'est vu décerné le prix de la Personnalité touristique de l'année pour ses actions positives et sa contribution remarquable afin de favoriser le développement socio-économique et l'essor de la collectivité charlevoisienne, sa contribution au développement harmonieux et à la mise en valeur du territoire.
1998	Prix Thomas Fortin visant à souligner les efforts d'une personne pour le développement, la mise en valeur et la préservation de son environnement.
1998	Prix Sentiers Québec 1998 décerné par la Fédération québécoise de la marche pour la contribution exceptionnelle au développement des sentiers de randonnée pédestre au Québec.
1999	Prix Bâtitteur du millénaire, secteur touristique, «Gala Charlevoix reconnaît» des Chambres de commerce de Charlevoix et Charlevoix-Est.
2001	Grands Prix du Tourisme, Lauréat national Argent, Tourisme plein air et aventure, moins de 10 000 visiteurs

TABLEAU 1 Prix mérités par La Traversée de Charlevoix et son président.

(NOTE DE L'AUTEUR, LOUIS LEFEBVRE)

Suite aux premiers refuges installés au Québec pour les grimpeurs, amateurs d'escalade et de marche en montagne, à la fin des années 1960 et au début des années 1970 comme aux Palissades de Saint-Siméon ou «Eudore», en 1977, au pied du mont du Lac-des-Cygnés à Saint-Urbain, et après les débuts de la Traversée de Charlevoix à la fin des années '70, les parcs nationaux du Québec ont été les chefs de file du développement des sentiers de longue randonnée au Québec, aussi bien pour la longue randonnée hivernale en ski que pour la longue randonnée estivale à pied, avec l'installation de plusieurs refuges le long de ces parcours.

Le tableau, présente les résultats d'une enquête menée auprès des premiers artisans de la longue randonnée à pieds et à skis au Québec:

LOUIS LEFEBVRE et JEAN-CHARLES MORIN:

Vallée Jacques-Cartier

EUDORE FORTIN et DANIEL MATHIEU: *Charlevoix*

ANDRÉ BOUCHARD et ANDRÉ CARON: *Mont-Tremblant*

BENOIT FORTIN et

FRANÇOIS-NOËL PERREAULT: *Gaspésie*

MARC PAGÉ et MARTIN SIMARD: *Saguenay*

GILLES PROTEAU: *Saint-Maurice*

VIANNEY GUILLEMETTE: *Mastigouche*

CLAUDE BEAUPRÉ: *Papineau-Labelle*

WINSTON KELSO: *Caps de Charlevoix*

ENDROIT/SENTIER	ANNÉE	SAISON	CARACTÉRISTIQUES
PARC NATIONAL DES LAURENTIDES			
■ Camp Mercier-Vallée de la Jacques-Cartier	1976	Hiver	35 km, 2 jrs, Camp Jaune
■ Parc de la Jacques-Cartier/Quatre-Jumeaux	1982	Hiver	65 km,4-5 jrs, 4 refuges
TRAVERSÉE DE CHARLEVOIX			
■ Saint-Urbain-Grand-Fonds	1977	Escalade	Refuge Eudore, escalade
	1978	Hiver	Premières traversées (partiel)
	1979	Hiver	106 km, 6 jrs, 4 refuges
	1981	Hiver	ajout de 2 refuges
	1991	Été	Pédestre, 1992: vélo
	1998	Hiver/été	Raccordement officiel
■ Sentier national			
PARC NATIONAL DU MONT-TREMBLANT			
■ Lac Croche (Liteau) et rivière Cachée	1978	Hiver/été	45 km, 3 jrs, 2 refuges
■ Saint-Donat-Lac des Sables	1979	Hiver/été	35 km, 2 jrs, 1 refuge
PARC NATIONAL DE LA GASPÉSIE			
■ Lac aux Américains	1983	Hiver/été	20 km, 2 jrs, 1 refuge
■ Sentier des Crêtes-Lac des Îles-Mt Logan	1983	Hiver/été	65 km, 6 jrs, 5 refuges
■ Traversée complète du parc de la Gaspésie	1993	Été/hiver	100 km, autres refuges
■ Sentier international des Appalaches	2001	Été/hiver	Raccordement officiel
PARC NATIONAL DU SAGUENAY			
■ Sentier des Caps-Riv.Éternité/Anse St-Jean	1984	Été/hiver	35 km, 3 jrs, 2 refuges
RÉSERVE FAUNIQUE DU SAINT-AURICE			
	1983	Hiver	65 km, 2 à 5 jrs, 6 refuges
RÉSERVE FAUNIQUE MASTIGOUCHE			
	1985	Hiver	35 km, 2 à 3 jrs, 4 refuges
RÉSERVE PAPINEAU-LABELLE			
	1986	Hiver	70 km, 2 à 5 jrs, 4 refuges
SENTIER DES CAPS DE CHARLEVOIX			
	1996	Été/hiver	51 km, 3 à 4 jrs, 7 refuges

TABLEAU 2 Premiers balbutiements de la longue randonnée au Québec



Photo: J.-F. Bergeron / EnviroFoto



Mont et chalet du Dôme. →

Photo: La Traversée de Charlevoix

LE FAISEUR DE FOURS À PAIN DANS CHARLEVOIX

d'Alexis le Trotteur à Hervé Gobeil

PAR SERGE GAUTHIER

«C'était un spectacle curieux, même inoubliable bien que minime, celui que présentait la flamme pétillante qui léchait les parois du four, la fumée résineuse et âcre qui tourbillonnait tout alentour pendant que la ménagère au pas alerte préparait sa fournée et se tenait au guet. Celui qui ne l'a jamais contemplé ne connaît pas le charme, aujourd'hui disparaissant, de l'ancienne vie rurale, de la vie simple et industrielle qui avait le don de procurer à tous, paix, santé et contentement.»

MARIUS BARBEAU.

«La fournée au bon vieux temps» dans le recueil *Nos Canadiens d'autrefois* d'Edmond-Joseph Massicotte.

Fabriquer des fours à pain, n'est pas un métier traditionnel très connu. Il faut pourtant maîtriser une technique particulière pour exceller dans cet art. C'est alors le domaine des artisans.

Dans Charlevoix, il y avait beaucoup de faiseurs de fours à pain autrefois. C'était la plupart du temps des agriculteurs sachant se servir au moindre coût des matériaux abondants que leur fournissait la nature. Le plus célèbre des faiseurs de fours à pain de Charlevoix d'hier reste toutefois Alexis Lapointe dit le Trotteur (1860-1924).

ALEXIS LE TROTTEUR

Alexis Lapointe, l'homme-cheval courant plus vite que les chevaux et même que les trains, était très connu dans Charlevoix et au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Mais, chose moins documentée, il fut aussi un habile constructeur de fours à pain. Alexis le Trotteur aurait construit au cours de sa vie plus de 200 fours à pain notamment à Chicoutimi, à Saint-Fulgence, à Tadoussac, au Lac-Brochet, à La Malbaie et à Clermont qui est sa localité d'origine.

Alexis le Trotteur attirait l'attention par son sens inné du spectacle. Il piétinait la glaise servant à fabriquer ses fours avec ses pieds plutôt qu'avec ses mains. Cela ne manquait pas de divertir ses employeurs et même les touristes américains de passage qui prenaient souvent une photo de lui.



Four à pain, construit par Hervé Gobeil. Cet artisan fabrique et vend des fours sur demande.

Photo: Denis Fortier (Cette photo a été prise un matin neigeux).

Il exigeait peu d'argent pour construire un four, le plus souvent 50 cents. Ses employeurs apprenaient cependant bientôt qu'en engageant Alexis le Trotteur, ils devaient aussi le nourrir et le loger fort longtemps, car ce dernier ne menait pas très rondement son travail. En revanche, ses fours étaient d'une qualité irréprochable.

La méthode de fabrication d'Alexis n'avait cependant rien d'exceptionnelle. Félix-Antoine Savard décrit ici ses procédés:

«Alexis taillait ensuite son bois selon le cordeau, le mettait en trempe, l'exposait au soleil de l'été...

Pour les aulnes dont il faisait ses cintres, il allait au bord de la Sinigole. C'est là qu'abondent les vergnes-vanniers des eaux toujours en sève, flexibles et dociles comme l'osier.

Il choisissait l'argile de la Côte bleue, de toute la plus pure et la plus grasse: et, pour bourrer ses torches, la spartine, foin de mer souple et liant.

Il aimait construire en septembre, au retour des récoltes. Le matin de l'oeuvre dès l'aube, il entraînait dansant et chantant au milieu de ses matériaux»¹.

Il n'existe malheureusement plus aucun four à pain construit par Alexis Le Trotteur s'étant conservé jusqu'à nos jours. Le dernier de ses fours à subsister desservait le Château Murray de Pointe-au-Pic et il a été démoli avec ce prestigieux édifice en 1978 environ.

LES ARTISANS ANONYMES ET LEURS MÉTHODES DE FABRICATION

D'autres faiseurs de fours à pain maniant pourtant fort bien la technique, demeurèrent anonymes. Souvent parce qu'ils se limitaient à construire un four pour l'usage quotidien de leurs familles et n'en faisaient plus par la suite. Aussi, parce que la fabrication des fours à pain s'effectuait le plus souvent sous la forme de corvée réunissant plusieurs hommes.

Grâce à des enquêtes menées dans Charlevoix et ailleurs au Québec, nous connaissons bien la technique de construction d'un four à pain. Le four était le plus souvent situé à l'extérieur et il comportait habituellement un abri. Parfois, il était accolé à un bâtiment, ou même quelquefois à l'intérieur dans la cuisine ou dans le fournil (cuisine d'été). Plusieurs parties distinctes compose un four à pain: la base, l'isolant, l'âtre, les portes, la voûte et l'abri.

La base

La base est de bois ou de pierres le plus souvent. Le cèdre est le bois le plus utilisé à cet effet, parce qu'il pourrit moins. Par la suite, l'artisan dispose des pièces de bois qui supportent plus tard l'âtre. La base se compose parfois d'un assemblage de pierres des champs liées par du mortier.

L'isolant

Un isolant sépare parfois l'âtre de la base. Fait de briques ou de pierres liées par de la terre glaise, cet isolant empêche un refroidissement trop rapide du four.

L'âtre

L'âtre se fabrique avec de la glaise recueillie en divers lieux: au bord du fleuve, dans des côtes comme celle de «terre-forte» à La Malbaie ou celle dite des «Sheehy» à Clermont. Il faut mélanger cette glaise avec de la paille et lorsqu'elle se détache en «pains» l'application suit. L'âtre sèche à l'air libre par la suite.

Les portes

Les portes sont posées après que l'âtre soit terminé. Elles ont la forme d'un demi-cercle. Elles jouent un rôle important dans l'ébauche de la voûte. La fonderie Euchariste Lavoie de Baie-Saint-Paul fabriquaient autrefois des portes de fours à pain.

La formation de la voûte

Il fallait aussi tailler les aulnes pour former la voûte. Les tresser et les croiser en partant du plus grand jusqu'au plus petit, après avoir inséré les extrémités dans le bord de l'âtre. Pour lier solidement, de la corde à lieuse pouvait être employée. Des poches en toile s'appliquent aussi quelquefois sur le tout, pour empêcher les bosselures lors du séchage. De vieux bandages de roues pouvaient aussi servir à former la voûte.

La glaise mêlée au foin vert, qui avait déjà été utilisée pour l'âtre, servait également pour la voûte. De cette glaise on formait des torches ou briques de terre, que l'on plaquait sur l'assemblage d'aulnes pour façonner les murs du four. Le faiseur de fours à pain détachait quelquefois un col sur la façade du four. Un bon lustrage et un polissage complétaient le tout. Souvent, on perçait un trou à l'arrière du four pour l'aération, lequel était bouché au besoin par une cheville de bois.

Le séchage dépendait de la température. Par beau temps, il pouvait s'effectuer en deux ou trois jours. S'il y avait pluie ou humidité, c'était nécessairement plus long. Il ne fallait rien brusquer et faire d'abord de petites attisées. Si des crevasses se formaient, il fallait les remplir aussitôt avec de la terre glaise.

Un abri était nécessaire pour la protection du four. Fait en bardeaux de cèdre ou en charpente de bois rond, l'abri descendait en pente le plus souvent. Des croûtes de bois une sur l'autre pouvaient être ajoutées, assurant ainsi que la pluie ne traverserait pas. Bien entretenus, des fours à pain de ce type pouvaient durer de cinquante à soixante-quinze ans.

LA MÉTHODE DE FABRICATION D'HERVÉ GOBEIL

Heureusement grâce à Hervé Gobeil de La Malbaie, la tradition de faire des fours à pain se maintient encore aujourd'hui dans Charlevoix. Au cours d'une entrevue réalisée en décembre 2004, il raconte quelques-uns de ses procédés de fabrication.

Un maître: Roger Ouellette

J'ai appris cette tradition là de Roger Ouellette de Sainte-Agnès. Au début, je faisais du pain, mais je voulais pas faire cela dans n'importe quoi, alors j'ai voulu faire un four à pain. J'ai été voir Roger Ouellette qui faisait des fours à pain. Roger Ouellette avait construit une centaine de fours à pain. Celui qu'il m'a fait c'est son avant-dernier. Il en fait dans Charlevoix, à l'Île-aux-Coudres et dans Kamouraska.

Des «drums» ou des tonneaux de bois

Quand Roger Ouellette faisait son four à pain, il faisait pas comme Alexis le Trotteur qui mettait des aulnes et il faisait son gabarit avec ça. Roger Ouellette lui il mettait un «drum» ou un tonneau en bois pour faire sa forme et après il la grossissait avec de la couenne (pelouse) ou du bois de poêle. Ensuite il plaçait sa glaise.

1. Savard, Félix-Antoine. *L'abatis*. Montréal, Fides, 1943. p.143-146.

La glaise de la Côte des Sheehy

Moi, je prends ma glaise dans la côte des Sheehy à Clermont, c'est une des meilleures au Québec. Roger Ouellette aimait bien la prendre là aussi. Une glaise sur le bord du fleuve elle n'est pas fleurie, elle n'a pas séché. Il faut faire «fleurir sa glaise». On met du foin dans la glaise pour faire des boules. Les fours durent bien plus longtemps comme ça. Moi, j'en ai un qui a douze ans!

Durée de la fabrication

Alexis le Trotteur, il prenait huit jours à faire un four à pain. C'est beaucoup et c'est pas beaucoup! Moi, ça me prend deux mois de temps!

Élaboration du four

D'abord, tu fais ta base, moi je la fais en billots mis un par-dessus l'autre. Ensuite, je fais mon tablier [...] Je fais mon gabarit, une forme de huit pouces, trois pouces et demi de glaise et de la brique au milieu. Roger Ouellette plaçait juste de la glaise et il mettait une tôle. Mais, il y a mieux, je mets de la brique [...] La base prend quinze jours à sécher et là elle est craquée et là je place du ciment et de l'eau. Je laisse sécher mon gabarit une semaine de temps. J'aime ça tresser les aulnes au printemps, il s'arrondissent bien car la sève est dedans! Ensuite on met notre glaise et ça prend une journée à six hommes. C'est moi qui tresse le four à pain. À la fin, tu fais un abri pour le four.

Maintenant, le boulanger Hervé Gobeil offre à sa clientèle de leur construire un four sur demande. Il fabrique même des fours à pain portatifs. Il faut le rencontrer et lui parler de ses fours à pain. Il est intarissable. Il a renouvelé la tradition. En fait, lui seul connaît vraiment toutes les nuances de la fabrication d'un four à pain traditionnel typiquement charlevoisien.

HERVÉ GOBEIL, LE FOULANGER MAGIQUE

Abracadabra! Et voilà le pain qui sort du four. Hervé Gobeil de La Malbaie est un boulanger ou plutôt un foulanger. Un foulanger magique!

De la magie? Un peu, bien sûr, pour que la tradition reste. Mais surtout du travail, du plaisir, du pur bonheur, de conter, de faire revivre le bon pain d'hier et d'aujourd'hui. Donnez-nous, cher Hervé, notre pain quotidien!

Il a le verbe haut. Il a l'amour des traditions d'ici. Il est précieux le foulanger magique. Inestimable. Son pain sort du four comme d'un écrin magnifique et il ramène avec lui les Alexis le Trotteur, les Roger Ouellette et tous ceux-là qui savaient construire le beau four traditionnel si typique.

Et de cela Hervé Gobeil a gardé la recette. Celle du bon pain d'autrefois. Et celle des fours à pains d'hier. Il en fabrique. Il en vit. Il veut que la tradition se maintienne. Il sait que Charlevoix pourrait être la capitale des fours à pain au Québec. Qu'il faudrait répertorier les fours à pain existants aujourd'hui dans Charlevoix. Et les cartographier. Constituer une belle route touristique du pain et des fours à pain de Charlevoix et pourquoi pas un festival? Un projet touristique original dont Hervé Gobeil rêve. Il n'est pas fou notre boulanger, notre foulanger, il voit loin. Son projet se réalisera avec un peu de bonne volonté et d'appuis financiers.

Hervé Gobeil le dirait sans doute: connaître le pain c'est connaître un peu et beaucoup du battement intime de la vie. C'est savoir le rythme des travaux et des jours. C'est écouter «le réveil de la nature», se lever tôt, faire du beau et du bon, avec ses mains, avec son cœur. C'est un beau métier que celui du boulanger; c'est un bel héritage que de pouvoir construire un four à pain. Hervé Gobeil a réveillé la tradition du bon pain de Charlevoix. Charlevoix, capitale et royaume du four à pain et du bon pain de chez nous et pourquoi pas?

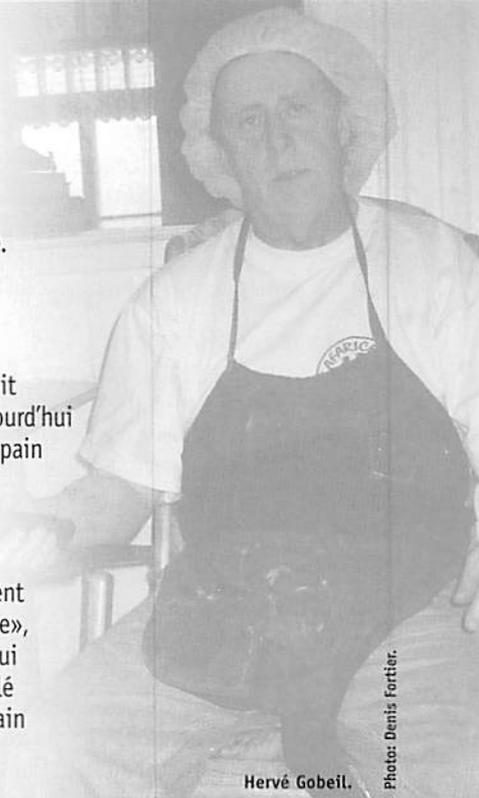
AU MOULIN DES ÉBOULEMENTS

Durant la période estivale, Hervé Gobeil est présent au moulin des Éboulements pour y faire du pain. Il a construit un four à pain sur place. Le lieu est splendide et chargé d'histoire. Il y a longtemps que le moulin des Éboulements produit de la farine. Il a été construit en 1790 par Jean-François Tremblay, seigneur des Éboulements de 1770 à 1810 et menuisier-charpentier expert en construction de moulins. Le moulin a ensuite appartenu à compter de 1810 à la famille Laterrière devenue propriétaire de la seigneurie des Éboulements. Le moulin des Éboulements est aujourd'hui la propriété de l'Héritage canadien du Québec qui le met en valeur et le préserve. Cet organisme nous a aidé à produire cet article sur la tradition historique des faiseurs de fours à pain au Québec et nous les en remercions sincèrement.

Moulin des Éboulements.
Photo: Héritage canadien du Québec.

POUR REJOINDRE HERVÉ GOBEIL:

676, chemin du Golf, La Malbaie 418.665.4754



Hervé Gobeil.

Photo: Denis Fortier.

BAIE-SAINTE-CATHERINE

À la confluence des mémoires

PAR CHRISTIAN HARVEY

À la confluence de la rivière Saguenay et du fleuve Saint-Laurent, faisant face à Tadoussac, la localité de Baie-Sainte-Catherine apparaît d'un intérêt significatif tant dans le cadre de l'histoire de Charlevoix que celui, plus élargi, de l'ensemble du Québec.

Bien que la plupart des historiens utilisent presque toujours le terme Tadoussac afin de décrire à la fois les deux rives de l'embouchure du Saguenay, il faut bien distinguer le territoire de l'actuelle localité de Baie-Sainte-Catherine comme important sur le plan historique. En effet, cet espace se révèle un carrefour autour duquel plusieurs mémoires se sont successivement croisées ou effleurées, au fil des siècles, souvent d'une manière discontinue, suivant en cela les transformations profondes de cette colonie en terre d'Amérique. Ainsi, le territoire de Baie-Sainte-Catherine fut, tour à tour, un territoire amérindien, un lieu de contacts interculturels, une section du Domaine du Roi, puis un site voué à la colonisation et, surtout, à l'exploitation forestière. Voici donc, à la confluence des mémoires, un survol de son histoire.

UN TERRITOIRE AMÉRINDIEN (c. 1550)

Le continent nord-américain, avant l'arrivée des Européens, ne peut-être considéré comme un espace vide malgré ce qu'ont longtemps suggéré nombre d'historiens. Déjà, diverses populations amérindiennes avaient depuis longtemps peuplé le nord-est de l'Amérique du Nord, suivant le retrait des glaciers. Bien que la préhistoire amérindienne demeure à ce jour quelque peu méconnue, les estimations faites à ce jour situent à environ 13 000 ans l'arrivée des premiers amérindiens dans la vallée du Saint-Laurent. Diverses cultures amérindiennes se sont alors succédées, et ce, jusqu'à l'arrivée des Européens.

Les Iroquoiens du Saint-Laurent

Des fouilles archéologiques effectuées dans les années 1980 ont permis la découverte d'un campement amérindien sur le site Ouellet, localisé tout près de la Pointe-aux-Alouettes, à Baie-Sainte-Catherine. Diverses pièces dont notamment de la céramique furent retrouvées à cette occasion. La méthode au radiocarbone a permis de dater l'occupation de cet espace soit entre 1100 et 1350 de notre ère. L'identification culturelle de ses habitants, bien que difficile, permet vraisemblablement d'affirmer qu'il s'agit d'Iroquoiens du Saint-Laurent.¹

Ce groupe que rencontre Jacques Cartier à l'embouchure du Saguenay et à l'île aux Coudres lors de son deuxième voyage en 1535, se retrouvait dans la vallée du Saint-Laurent entre Stadaconé (Québec) et Hochelaga (Montréal). Néanmoins, les Iroquoiens du Saint-Laurent ont totalement disparus, quelques années plus tard, lors du passage de Samuel de Champlain.

Les Innus (ou Montagnais)

Avant l'arrivée des Européens, l'embouchure du Saguenay demeure une chasse-gardée des Montagnais. Ce nom est donné par les Français à ces divers groupes amérindiens de l'Est et réfère tout simplement au milieu physique où ils résident, soit celui des montagnes du Bouclier canadien. Les Montagnais et les Naskapis ont depuis privilégié l'utilisation du nom Innu pour se désigner.

Population semi-nomade, les Innus se rendent, l'hiver venu, en petit groupe dans l'arrière-pays afin de vivre de la chasse. Puis, à l'été, ils se regroupent près des cours d'eau afin d'y pratiquer la pêche et la cueillette des fruits sauvages. Tadoussac apparaît depuis des temps lointains comme un lieu de rassemblement estival où diverses festivités entre nations amérindiennes s'effectuent.

Vers 1550, la chasse-gardée montagnaise se rendait aussi loin que La Malbaie et comprenait l'immense bassin hydrographique formé de la rivière Saguenay et de ses affluents. Contournant la vallée du Saint-Laurent, occupée par leurs ennemis Iroquoiens, les Innus développent un circuit de commerce par l'arrière-pays, notamment par les rivières Outaouais et Saint-Maurice ou la baie James.

AU TEMPS DES CONTACTS INTERCULTURELS (c. 1550-1652)

Le milieu du 16^e siècle inaugure le temps des contacts entre Amérindiens et Européens, à l'embouchure de la rivière Saguenay. D'abord, avec le découvreur « officiel » du Canada, Jacques Cartier, à la recherche des richesses de l'Inde. Puis, avec les pêcheurs basques remontant progressivement le Saint-Laurent pour venir y pêcher la baleine et la morue. Or, c'est toutefois les fourrures qui amèneront ces deux mondes à véritablement se rencontrer.



Photo: Fonds Jean-Philippe Boulianne (GRAP).

Four à pain traditionnel chez Gabriel Boulianne à l'anse Sainte-Catherine.

1. Michel Plourde. « Des Iroquoiens à l'embouchure du Saguenay au XIII^e siècle », *Charlevoix*, 7 (Décembre 1988): 7-8.

La découverte du Saguenay légendaire

Lors du deuxième voyage au Canada de Jacques Cartier en 1535-1536, où il remonte pour une première fois le Saint-Laurent, les Iroquoiens de Stadaconé (Québec) lui décrivent le Saguenay – qui signifie «là où l'eau sort» en langue amérindienne – un royaume avec ses villes et ses habitants semblables à ceux de l'Europe. De plus, s'y retrouveraient certains métaux précieux dont le cuivre. Cartier, à la recherche d'une route vers les Indes et de métaux précieux, s'intéresse à cette histoire. Naviguant dans les environs de l'embouchure du Saguenay, le navigateur souligne «que cette rivière coule entre des montagnes de pierre nue avec très peu de terre. Cependant il y croit une grande quantité d'arbres, et de plusieurs sortes [...]». Mais nulle trace de ce Saguenay légendaire. Bientôt, c'est d'autres ressources qui intéressent des marchands européens.

Les pêcheurs basques

La présence basque (le pays basque est une région maritime partagée entre la France et l'Espagne) sur le fleuve Saint-Laurent remonte, selon un ouvrage du cosmographe français André Thévet, à aussi loin que 1550. Il note, dès ce moment, l'intérêt des Basques pour la pêche à la baleine. Cette datation n'a pu faire l'objet, encore à ce jour d'une validation par des fouilles archéologiques. Néanmoins, il est presque certain que dès 1580 les Basques se rendent à l'embouchure du Saguenay puis y érigent, dans les environs, des fourneaux de pierres. L'huile obtenue par la fonte du gras s'écoule alors facilement sur les marchés européens et est utilisée comme lubrifiant ou pour la confection du savon. Quelques décennies plus tard, une nouvelle technique permet d'améliorer la conservation de la morue grâce au séchage au soleil de ce poisson posé sur des échafauds. Les Basques utilisent dès lors cette technique.

La toponymie de Baie-Sainte-Catherine a retenu l'existence de l'un de ces sites fréquentés par des Basques: l'Échafaud-aux-Basques. Un four en pierre a été retrouvé par hasard dans ce secteur situé à mi-distance de Baie-Sainte-Catherine et de Saint-Siméon. Aucune fouille archéologique véritable n'a été réalisée, à ce jour, à cet endroit. Il demeure essentiel que le site de l'Échafaud-aux-Basques demeure un bien collectif et fasse l'objet de recherches afin de livrer les secrets d'une mémoire quelque peu oubliée, celle de la présence des Basques dans le Saint-Laurent.

Une première alliance interculturelle à la pointe aux Alouettes en 1603

Dès 1580, le commerce des fourrures s'enclenche à Tadoussac, un site au carrefour de plusieurs routes commerciales amérindiennes. Avec la demande croissante des fourrures, des marchands viennent chercher ces produits dans la colonie. Déjà les Basques se rendaient faire la traite des fourrures, d'une manière ponctuelle, avec les Amérindiens. Toutefois, il faut tisser des liens serrés avec les Amérindiens pour que le commerce prospère. Des monopoles sont constitués dont celui de Chauvin qui décide d'hiverner à Tadoussac en 1600. L'expérience est un désastre. En 1603, Aymar de Chaste obtient le monopole de la traite et envoie trois navires au Canada.

Le 27 mai 1603, François Gravé Du Pont et les membres de son équipage, dont Samuel de Champlain, rencontrent à la Pointe aux Alouettes trois nations amérindiennes: les Montagnais, les Etchemins (Malécites) et les Algonquins.

«Le 27^e jour, nous fûmes trouver les Sauvages à la pointe de Saint-Mathieu, qui est à une lieue de Tadoussac, avec les deux Sauvages que mena le sieur du Pont pour faire le rapport de ce qu'ils avaient vu en France, et de la bonne réception que leur avait fait le roi. Ayant mis pied à terre, nous fûmes à la cabane de leur grand sagamo [chef], qui s'appelle Anadabijou, où nous le trouvâmes avec quelque 80 ou 100 de ses compagnons qui faisaient tabagie [qui veut dire festin], lequel nous reçut fort bien, selon la coutume du pays et nous fit asseoir auprès de lui, et tous les Sauvages arrangé [rangés] les uns auprès des autres des deux côtés de la dite cabane. L'un des Sauvages que nous avions amenés commença à faire sa harangue, de la bonne réception que leur avait fait le roi, et le bon traitement qu'ils avaient reçu en France, et qu'il s'assurassent que sadite Majesté leur voulait du bien et désirait peupler leur terre et faire [la] paix avec leurs ennemis (qui sont les Iroquois) ou leur envoyer des forces pour les vaincre; en leur contant aussi les beaux châteaux, palais, maisons et peuples qu'ils avaient vus, et notre façon de vivre; il fut entendu avec un silence si grand qu'il ne peut se dire plus. Or après qu'il eut achevé sa harangue, ledit grand sagamo Anadabijou, l'ayant attentivement ouï [entendu], commença à prendre du pétun [tabac] et en donner audit sieur du Pont Gravé de Saint-Malo et à moi, et à quelques autres sagamos qui étaient auprès de lui; ayant bien pétuné [fumé], il commença à faire sa harangue à tous, parlant posément, s'arrêtant quelque fois un peu, et puis reprenait sa parole, en leur disant que véritablement ils devaient être fort contents d'avoir sadite Majesté pour grand ami; ils répondirent tous d'une voix: «ho, ho, ho», c'est-à-dire, «oui, oui». Lui, continuant toujours sadite harangue, dit qu'il était fort aise que sa dite Majesté peuplât leur terre et fit la guerre à leurs ennemis, qu'il n'y avait nation au monde à qui ils voulussent plus de bien qu'aux Français. Enfin, il leur fit entendre à tous le bien et utilité qu'ils pourraient recevoir de sadite Majesté.»

Cette rencontre est de nos jours considérée comme l'une des premières alliances interculturelles entre ces nations amérindiennes et les Français.² En fait, il s'agit de la première ébauche en vue de l'organisation du commerce des fourrures dans la colonie. De plus, ce partenariat est fort important car, sans lui, la colonisation européenne de la colonie eut été presque impossible quelques années plus tard. Néanmoins, progressivement, l'embouchure de la rivière Saguenay perd de son intérêt pour les marchands supplantée par les villes de Québec, Trois-Rivières et Montréal. L'État français voit alors à se réserver la mainmise sur cet espace.

LE DOMAINE DU ROI (1652-1842)

De 1652 à 1842, le territoire de Baie-Sainte-Catherine est intégré au Domaine du Roi, un espace immense réservé au seul commerce de la fourrure. À l'origine, la frontière de ce territoire se rend jusqu'à l'île aux Coudres puis jusqu'à la limite de la seigneurie de La Malbaie qui retourne en 1724 au Domaine du Roi, et ce, jusqu'en 1762. La colonisation du territoire y est alors

2. Camil Girard. «Première alliance interculturelle. Rencontre entre Montagnais et Français à Tadoussac en 1603», *Recherches amérindiennes au Québec*, XXV, 3 (1995): 3-14.

interdite. La structure demeure semblable dans sa forme après la Conquête anglaise de 1760. Seul les Innus ont le droit de demeurer sur ce territoire et d'ainsi alimenter en pelleterie les divers postes de traite établis dans cet espace. L'État, à titre de propriétaire, peut affermer ce territoire à sa guise à des locataires. Un poste de traite a, semble-t-il, existé à la Pointe-aux-Bouleaux, à Baie-Sainte-Catherine. Pour le reste, la présence de squatters et d'employés des comptoirs dans le secteur s'avère fort restreinte.

L'OCCUPATION DU TERRITOIRE (1842-AUJOURD'HUI)

La fin du Domaine du Roi en 1842 marque le début du peuplement de l'immense territoire du Saguenay et des territoires situés à l'est de la rivière Noire. Les pressions jusqu'alors exercées par des groupes d'habitants pour l'ouverture de ce territoire répondaient aux intérêts des marchands de bois, un produit alors en forte demande.

La compagnie Price et le commerce du bois

En ce début des années 1800, c'est le bois équarri puis scié qui devient le principal produit d'exportation canadien. La fourrure occupe de plus en plus une part négligeable dans le commerce. L'Angleterre a grand besoin de bois pour la construction de ses navires qui ratissent les mers un peu partout dans le monde. Les pressions s'intensifient de la part de la bourgeoisie marchande afin de faire lever le monopole sur le Domaine du Roi, frein au développement de l'industrie forestière et de la colonisation. Pour ce faire, elle utilise des sociétés de colonisation pour ouvrir le riche couvert forestier de l'arrière-pays. Les activités de la Société des Vingt-et-Un, animée par des entrepreneurs comme Alexis Tremblay dit «Picoté», l'homme de confiance de William Price, représentent dans Charlevoix un cas exemplaire.

Le marchand William Price, en plus de s'assurer une mainmise sur le bois au Saguenay, fait construire un moulin à scie sur la rivière aux Canards, à Baie-Sainte-Catherine, en 1844. Il possédait déjà directement ou par l'entremise d'associés des moulins à scie dans la région de La Malbaie et, à la limite de l'espace seigneurial, sur la rivière Noire, à Saint-Siméon. Ce premier moulin fut la proie des flammes cinq ans plus tard. En 1855, même scénario: le feu emporte le nouveau bâtiment construit pour remplacer l'ancien. À cette époque, le bois est envoyé directement en Angleterre par bateaux.

En 1901, un moulin à scie plus important est construit à l'Anse Sainte-Catherine par la Compagnie Price dont les activités durent 10 ans. L'industrie emploie près de 150 employés et demeure en opération nuit et jour. Un magasin général est même ouvert par la compagnie. En 1910, le moulin déménage alors ses activités à la rivière Sainte-Marguerite, emmenant avec lui près de la moitié de la population. Apparaissant alors florissant, le devenir de cette localité semble se figer; aucune autre industrie importante ne vient s'installer dans la localité si bien que, dès lors, sa population stagne.

Peuplement et institutions locales

L'érection du canton Saguenay, dont le territoire correspond à l'actuelle municipalité de Baie-Sainte-Catherine, s'effectue en 1863. Or, le site a été occupé ou même squatté bien avant cette date. En effet, John McLaren, des habitants et des squatters de Baie-Sainte-Catherine demandent après 1850, la construction d'un chemin entre la rivière Noire et la rivière Saguenay. Les travaux de construction de ce lien terrestre, nommé chemin Callières, débutent en 1855. Certes, l'économie de l'endroit ne favorise pas l'installation d'une population nombreuse si ce n'est au cours de la brève présence de l'usine Price où Baie-Sainte-Catherine compte 750 âmes en 1904. Par la suite, la population chute de la moitié. La qualité des sols et le climat ne privilégient pas un développement très poussé de l'agriculture dans la localité. De ce fait, d'autres activités se greffent dont la pêche aux marsouins.

Le premier temple religieux est construit en 1875 sur le site de la Pointe-aux-Alouettes. En 1908, une nouvelle église est construite au centre des résidences des employés de l'usine des Price, dans l'anse Sainte-Catherine. La chose n'a pas l'heur de plaire à tout le monde. L'ancienne église et la pointe aux Alouettes sont fréquentées à partir de 1909 par les prêtres du Séminaire de Chicoutimi qui, après avoir fait l'acquisition de maisons d'habitants, en font leur résidence d'été. En 1850, la paroisse de Saint-Fidèle est officiellement formée et son territoire s'étend alors jusqu'à la rivière Saguenay. Par la suite, les curés de Les Escoumins puis Tadoussac se chargent jusqu'en 1901 de la desserte de Saint Firmin. Louis-Émilien Boily devient, en septembre 1901, le premier curé de Saint Firmin, bien que la paroisse ne voit officiellement le jour que le 28 février 1951. Sur le plan municipal, c'est le 1^{er} janvier 1904 que l'érection de Baie-Sainte-Catherine s'effectue.

BAIE-SAINTE-CATHERINE AUJOURD'HUI

L'essor des croisières aux baleines sur le Fjord du Saguenay a permis, au cours des dernières années, le développement de nouveaux commerces liés aux services de restauration et d'hébergement à Baie-Sainte-Catherine. Toutefois, les difficultés demeurent similaires à celles rencontrées dans d'autres villages du monde rural avec le vieillissement des populations, la perte de services et le manque de nouveaux emplois. N'empêche, Baie-Sainte-Catherine peut tenter de tirer partie de sa riche histoire afin d'attirer la clientèle touristique. Une démarche qui peut porter des fruits.

CETTE RECHERCHE SUR L'HISTOIRE DE BAIE-SAINTE-CATHERINE A ÉTÉ RÉALISÉE GRÂCE À LA PARTICIPATION FINANCIÈRE D'HYDRO-QUÉBEC.

NOUS REMERCIONS AUSSI SUZANNE DALLAIRE DU GRAP POUR SON APPUI.



Magasin général de la Price Brothers Co. entre 1900 et 1909.

Photo: Fonds Jean-Philippe Boulianne (GRAP).

JOSEPH-AIMÉ GAGNON, CONTRACTEUR

L'histoire d'une entreprise du rang Saint-Antoine à Notre-Dame-des-Monts

Le rang Saint-Antoine à Notre-Dame-des-Monts est un lieu un peu méconnu de Charlevoix. Situé tout près de Saint-Hilarion, sur la route menant au rang Saint-Jean-Baptiste où se déroulait dans les années 1980 certains tournages du téléroman «*Le temps d'une paix*», il est sans doute peu fréquent que des visiteurs s'y attardent et cela est un peu dommage.

Aussi connu sous le nom pittoresque et attachant de «*Chiguère*» provenant selon Élie Dufour -le grand ami de l'écrivain Félix-Antoine Savard- du fait qu'on y trouvait un moulin qui selon l'expression populaire «ne scie guère» (mais cela semble fort difficile à vérifier aujourd'hui), le rang Saint-Antoine a aussi été un lieu d'enquête fort apprécié pour les folkloristes québécois Marius Barbeau et Luc Lacourcière dans les années 1930 et 1940. Ces derniers y recueillaient des contes et des chansons folkloriques de grande valeur. Mais maintenant trêve de folklore, le contracteur Joseph-Aimé Gagnon est issu de ce milieu et il nous le raconte avec éloquence, dans toute sa beauté, sa grandeur et en présentant bien tout le travail humain nécessaire à l'existence quotidienne des habitants de ce secteur si remarquable, blotti au pied des montagnes de l'arrière-pays charlevoisien.

Témoignage de Joseph-Aimé Gagnon, contracteur, du rang Saint-Antoine de Notre-Dame-des-Monts recueilli à l'automne 2004.

HISTOIRE DE L'ENTREPRISE JOSEPH-AIMÉ GAGNON, CONTRACTEUR

«Mon père (Armand Gagnon) était cultivateur. Le premier tracteur dans notre secteur, c'est lui qui l'a eu; c'est lui aussi qui a eu la première moissonneuse. Il était toujours un pas en avance sur les autres. La première motoneige en 1947, c'est encore lui qui l'a eue! Il faisait aussi du transport d'enfants d'école à Saint-Hilarion. Il y avait un collègue à Saint-Hilarion dans ce temps-là, il y avait la 6^e, la 7^e et la 8^e année. Il prenait les enfants du rang 5 -il n'y avait pas beaucoup d'enfants qui y allaient dans notre rang il y avait seulement moi- il faisait le rang 6 aussi.

Mon père a commencé à être contracteur, il faisait des camps forestiers. Cela a commencé un peu naturellement quand tu t'achètes une machine ou un tracteur c'est ce qui amène du travail car les gens qui n'en ont pas t'engagent. Par exemple, la moissonneuse-batteuse, il a eu la première par ici et peut-être même dans Charlevoix, les gens disaient «tu as une moissonneuse-batteuse, tu viendras couper dans mon champ». On faisait les terres de jusqu'à 15 à 20 cultivateurs avec la moissonneuse-batteuse. Je l'ai encore ici cette moissonneuse-batteuse, elle est bien en ordre.

La maison que j'habite aujourd'hui date d'une quarantaine d'années, c'est mon père qui l'a construite. Avant, nous habitions dans une autre maison très ancienne juste à côté d'ici. Moi j'ai fait la continuité de l'entreprise avec mon père.

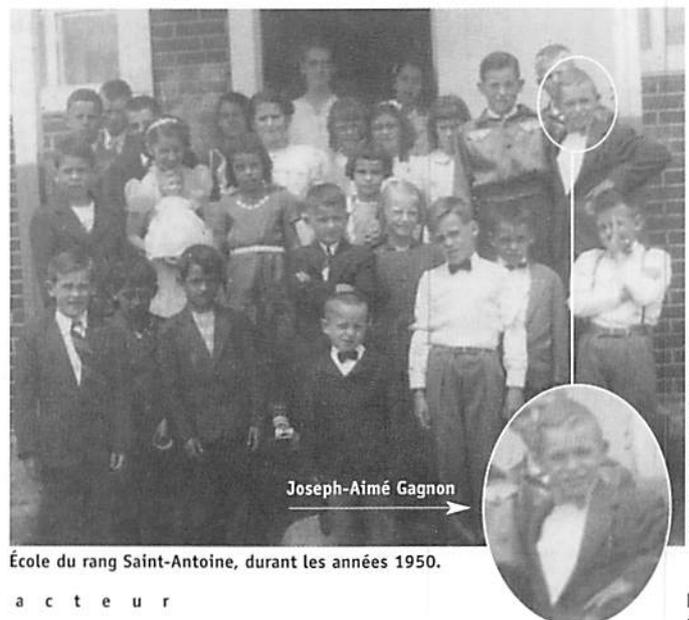
À un moment donné, il a acheté un camion et après on a acheté une «pépine» puis un tracteur et l'entreprise a continué à monter. Lorsque mon père m'a laissé l'entreprise, on avait un camion et une «pépine» et il a fallu que je modernise l'équipement. Il fallait que j'aie aussi une pelle. J'ai toujours eu de l'ouvrage et j'ai pu continuer depuis.

On était seulement deux enfants. On avait environ 500 acres de terre. Mon père a acheté une section où se trouve un ancien moulin à scie qui appartenait à Dollard Bergeron. Il y avait aussi un moulin à farine. Il en reste des traces encore aujourd'hui. Il était proche d'un petit ruisseau, d'une petite rivière. Ça date au moins de cent ans. Mais nous on ne les a jamais fait fonctionner! Nous avons acheté cela d'Henri Jean qui l'avait acheté de Dollard Bergeron.

Comme contracteur, on faisait de «l'aqueduc» pour les cultivateurs, des travaux mécanisés, on ôtait des roches dans les champs, on faisait des fossés, on faisait du drainage, c'est ça qu'on faisait avec la «pépine», on travaillait aussi pour des compagnies. On arrivait à bien vivre avec cela. Dans ce temps-là, il y avait moins de compétition. Il y avait Simon Thivierge, Jacques Dufour, Emma Construction [...] peut-être aussi Ovila Dufour, Philéas Dufour de Clermont. C'étaient les gros contracteurs [...] Chaque contracteur s'occupait de son secteur, de «leur place». Dans le secteur ici, Notre-Dame-des-Monts, Saint-Aimé-des-Lacs, on était capable de vivre avec ça. Aujourd'hui, il y a plus de compétition [...] il faut faire avec ça.»

VIE PERSONNELLE

«Je suis né dans l'ancienne maison en 1947. J'ai été à l'école du rang. La maîtresse d'école a pensionné ici à deux reprises. Mon père était sévère. Je me suis fait sortir une fois de l'école, mais j'ai pas perdu de temps. Je suis arrivé à la maison et mon père m'a demandé ce qui se passait et il m'a reconduit ensuite à l'école. Ça été la seule fois que j'ai manqué un cours. J'ai ensuite été au Collège à Saint-Hilarion. Ensuite j'ai travaillé pour mon père. À 14 ans, je conduisais le camion.



École du rang Saint-Antoine, durant les années 1950.

Collection: Joseph-Aimé Gagnon.

Mon père est mort à Notre-Dame-des-Monts au cours d'un accident lors de la construction du mur de pierre non loin de l'église. Il avait 64 ans [...] J'ai continué la compagnie. Mon frère s'est spécialisé dans le plantage de poteaux de téléphone ou d'Hydro, moi j'ai laissé ça j'avais d'autre ouvrage. J'ai travaillé pour le Ministère des transports pour faire des fossés. Quand j'avais un peu de temps, je travaillais pour des cultivateurs.

J'ai jamais eu de problèmes avec les gouvernements. Je faisais mon affaire. Dans le temps de Raymond Mailloux, j'ai beaucoup travaillé avec mon petit tracteur. Il a fait ouvrir de nouvelles routes dans les rangs. Il a donné beaucoup d'ouvrage dans la région.

J'ai eu jusqu'à trois ou quatre employés. J'ai travaillé quatre ans à Sept-Iles. Je voyageais, je faisais 700 kilomètres le dimanche après-midi et 700 kilomètres le vendredi pour venir ici. Je laissais mes gars ici et c'est ma femme Jeanne qui s'occupait de leur donner de l'ouvrage. Quand j'ai fini de travailler à Sept-Iles, les gars étaient bien au courant de mon entreprise [...] Certains sont devenus des compétiteurs [...] Alors, je me suis dit j'ai quatre ou cinq machines ici et maintenant, c'est moi qui les mène [...] J'ai un employé pour la ferme et puis ma femme fait la comptabilité. J'ai tout appris par moi-même [...] j'ai même réussi à modifier une de mes pelles pour mieux l'adapter au travail.

J'ai une histoire amusante sur la vie autrefois (dans les années 1950) dans notre rang. Nous avons été les premiers à avoir une télévision et tout le rang venait pour l'écouter. On écoutait Séraphin (Les Belles Histoires des pays d'en Haut) et quand ma grand-mère Cordélie faisait du rouet ça faisait des «brillants» dans la télévision parce que le courant était pas tellement fort. Ça fait que là papa disait: arrêtez votre rouet où bien il va briser! Elle a fini par arrêter de travailler au rouet lors du programme de Séraphin! Les femmes faisaient toutes de l'artisanat, elles avaient toutes des grandes familles. Elles faisaient un trousseau à l'une, puis un trousseau à l'autre. Les filles portaient toutes avec un trousseau.»

(Propos recueillis par Serge Gauthier, Christian Harvey et Jeanne Tremblay).

Photo en médaillon:
M. Armand Gagnon
et sa femme.



Ancienne maison
de la famille Gagnon.



Collection: Joseph-Aimé Gagnon.

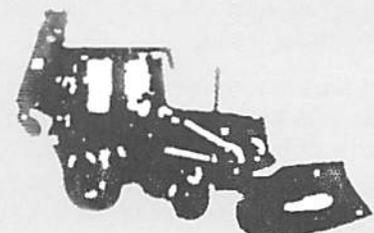
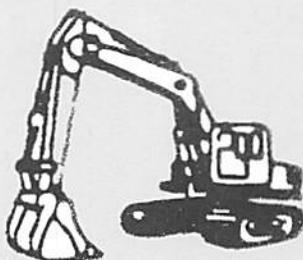
Collection: Joseph-Aimé Gagnon.

TÉLÉPHONE: (418) 457-3484
CELLULAIRE: 665-5048

33, RANG SAINT-ANTOINE
SAINT-HILARION G0A 3V0

Joseph-Aimé Gagnon

ENTREPRENEUR GÉNÉRAL ET EXCAVATION
ESTIMATION GRATUITE



UN ACCIDENT FERROVIAIRE

à Pointe-au-Pic en 1956

PAR DENIS FORTIER

Ayant déménagé sur la rue du quai à Pointe-au-Pic, en juillet 1980, j'étais loin de me douter qu'un spectaculaire et historique accident ferroviaire s'était produit à ce quai, le vendredi 17 août 1956.

Ce matin-là, le train voyageur en direction de Québec prenait son départ de la gare de Pointe-au-Pic à 8h30, mais voilà, l'aiguille sur le quai était tournée dans la mauvaise direction. Le sectionnaire qui vérifiait, chaque vendredi matin l'huile dans les lanternes des aiguilles, a remis sa draisine sur la voie du quai, sans replacer l'aiguille vers Québec. Après enquête, il a été suspendu. La draisine fut frappée par le train!

Un accident ferroviaire au quai de Pointe-au-Pic, le 17 août 1956.



Collection: Yves Tremblay.



Collection: Yves Tremblay.

La draisine à été frappée de plein fouet.

Même si le mécanicien de la locomotive Alphonse Fréchette appliqua les freins d'urgence, le dérailleur plus la vitesse du train firent que la locomotive CNR 5049 se renversa sur le quai. Sinon le train filant tout droit, aurait frappé le bateau blanc «Richelieu de la Canadian Steamship Lines», accosté la veille au quai avec une centaine de passagers à son bord, en plus des camions qui chargeaient le bateau de rouleaux de papier de la Donohue et probablement frappé la gare maritime.

À l'aide d'un chalumeau, Jean Bergeron de Pointe-au-Pic réussit à sortir le mécanicien de sa fâcheuse position, vers 10h00. Il souffrait terriblement, ayant été ébouillanté par l'eau chaude et on administra l'Extrême Onction à Alphonse Fréchette, qui malheureusement succomba par la suite à ses blessures. Le vicaire Lucien Ouellet, le frère du docteur Laurent Ouellet du Centre Hospitalier Saint-Joseph de La Malbaie retourna à l'église de Pointe-au-Pic avec le bedeau, Yves Tremblay, pour chercher les articles de la communion.

Une infirmière qui s'occupait des employés de la barge de la Donohue ainsi qu'un médecin à bord du Richelieu administrèrent les premiers soins à monsieur Fréchette.

Le mécanicien Alphonse Fréchette comptait 40 ans de service au Canadien National et avait 8 enfants, 4 garçons et 4 filles.

Le chauffeur de la locomotive, Albert Chabot s'est infligé de légères blessures en sautant du côté gauche de la cabine de la locomotive. Il a été conduit à l'hôpital de La Malbaie.

Pour sa part le commis du wagon-postal, couché sur le côté, Léandre Falardeau a été légèrement blessé.

Dans le magnifique livre «Magnetic North - Canadian steam in twilight», Roger Cook visitant La Malbaie à l'âge de 14 ans avec ses parents, parle de la locomotive CNR Pacific 5049 au mois de juillet 1956, qu'il observa à partir du Manoir Richelieu.

La locomotive 5049 était dans un piteux état, ayant besoin de peinture et même d'un lavage, et elle s'était immobilisée sur la voie humide enveloppée de brume.

Il surveillait et écoutait la locomotive tentant à maintes reprises de monter la petite pente, mais sans succès avec ses roues motrices de 69 pouces.

Finalement, le train de marchandises recula et avec un bon élan réussit à monter la pente et se rendre sur la table tournante «Armstrong» à La Malbaie.

Ce fut la fin pour la locomotive CNR Pacific 5049 ce vendredi 17 août 1956, le chalumeau se mêlant de la partie.

Cependant le récit de ce texte, semblerait prouver, que la locomotive CNR Pacific 4-6-2 5049 était destinée à faire parler d'elle!

Le Groupe
TRAQ

Case postale N° 45005, Charny (Québec) Canada - G6X 3R4
Téléphone : (418) 832-1502 et Télécopieur : (418) 832-2466
traq@sympatico.ca www.groupeTraq.com



LE FABULEUX DESTIN

des Audet dit Lapointe dans Charlevoix*

PAR SERGE GAUTHIER

Un fabuleux destin? Au fond, toutes les familles et toutes les personnes ont en fait un fabuleux destin. Il suffit comme nous y invite l'étonnant personnage d'Amélie Poulain dans le film du même nom, de forcer quelque peu la rêverie, de chercher le beau et le merveilleux et le tour est joué en quelque sorte. Avec un peu de fantaisie donc mais avec de la rigueur historique aussi, nous vous invitons à découvrir avec nous le fabuleux destin des Audet dit Lapointe dans Charlevoix, une aventure où se retrouvent le courage du labeur quotidien des anciens mais aussi leurs réussites exceptionnelles et même parfois des faits quelques peu légendaires ou fantastiques.

DANS CHARLEVOIX

Votre Association des familles Audet dit Lapointe possède déjà un historien-généalogiste très fêru qui a publié un livre fort bien fait sur les origines de votre famille. Je n'ai donc pas à vous faire connaître le tracé de votre ancêtre Nicolas Audet dit Lapointe, ni à relever d'autres hauts faits des Audet dit Lapointe ailleurs au Québec et en Amérique du Nord. Je m'en tiendrai à mon mandat, soit celui de présenter l'évolution de la famille Audet dit Lapointe dans Charlevoix. Une tâche qui serait en fait bien plus large que la courte présentation d'aujourd'hui car les Audet dit Lapointe constituent en 2004 l'une des familles parmi les plus nombreuses et remarquées de Charlevoix et notre propos, il va sans dire, ne fera qu'effleurer un sujet méritant, je crois bien, un ouvrage plus détaillé. Avis donc aux intéressés!

Disons d'abord que la région historique de Charlevoix va du village de Petite-Rivière-Saint-François à celui de Baie-Sainte-Catherine. Cette région compte environ 30 000 habitants en 2004. C'est un milieu difficile pour l'exploitation agricole vu la rareté des bonnes terres arables en ce milieu montagneux au climat rigoureux. Les premiers habitants de la région de souche francophone s'installent à partir de 1675 dans le secteur ouest de Charlevoix. Ce n'est qu'après 1762 que le peuplement du secteur est de la région s'effectue. Dès le 19^e siècle, des habitants de Charlevoix demandent à se rendre au Saguenay et au Lac-Saint-Jean à cause du peu de bonnes terres dans la région. Dès lors, Charlevoix devient une terre d'émigration ce qui explique sa petite population résidente d'hier et d'aujourd'hui.

Et pourtant des Audet dit Lapointe s'établissent en Charlevoix. Un dénommé Pierre Audet dit Lapointe épouse Madeleine Bouchard à l'île aux Coudres en 1789. Ce Pierre Audet dit Lapointe est un descendant de la cinquième génération de l'ancêtre Nicolas Audet dit Lapointe. Il y a aussi des Lapointe à Baie-Saint-Paul au début du 19^e siècle mais ce n'est pas dans l'ouest de Charlevoix que se retrouvent le plus grand nombre des membres de la famille. En fait, dans le secteur ouest de Charlevoix, surtout dans la paroisse de Les Éboulements, il se trouve des familles Audet qui ne deviennent jamais des Lapointe et c'est dans l'est de Charlevoix que se retrouvent essentiellement les Audet qui ne conservent que le nom Lapointe. Une curiosité historique pas encore vraiment expliquée! Encore une fois avis aux chercheurs et chercheuses!

Retenons donc le secteur de La Malbaie comme étant le bastion des Audet dit Lapointe dans Charlevoix! Soulignons pour mémoire qu'après la Conquête anglaise, les seigneurs écossais John Nairne et Malcolm Fraser se sont divisés le secteur en 1762 et que Nairne a obtenu la partie ouest du territoire (La Malbaie, Sainte-Agnès, Saint-Irénée) et Fraser la portion est (de Cap-à-l'Aigle à Saint-Siméon). Des membres de la famille Lapointe s'établiront dans les deux secteurs, mais le plus souvent dans la localité actuelle de Clermont (rang de la Chute, rang Snigoll) et à Cap-à-l'Aigle et Saint-Fidèle (rang Sainte-Mathilde notamment où nous nous trouvons aujourd'hui), des anciennes municipalités aujourd'hui intégrées à la Ville de La Malbaie. Nous suivons quelques membres de la famille Audet dit Lapointe issus de ces secteurs.

A U D E T ■ A U D E T T E ■ L A P O I N T E

Vous, qui portez l'un ou l'autre de ces noms de famille, si vous êtes intéressé à rencontrer ou à échanger avec d'autres cousins du Canada plus ou moins lointains ayant le même nom que vous, joignez-vous à notre nouvelle «**Association des descendants de Nicolas Audet dit Lapointe (ADNAL)**», qui a déjà trois d'existence, au coût de 20\$ par an.

Les membres reçoivent un intéressant bulletin de liaison publié plusieurs fois par année et sont invités à des rassemblements annuels de fraternisation tenus en divers coins du Québec. Au début de septembre 2005, ce sera au Lac-Saint-Jean.

Pour informations, consultez notre site web à www.audetditlapointe.ca ou téléphonez-nous au (450) 467-9453 ou écrivez-nous au 399, rue Lemoyne, Beloeil (Québec) J3G 2C1.

Tous les Audet(te) et Lapointe de même que leurs amis sont les bienvenus.

À CLERMONT: UN ILLUSTRE MONSEIGNEUR ET UN FAMEUX HOMME-CHEVAL

La ville de Clermont est sans doute le lieu d'où origine le plus de Lapointe dans Charlevoix. Cette petite ville charlevoisienne possède de nos jours une population de tout près de 4000 habitants. Elle existe depuis 1935 alors qu'elle s'est détachée de La Malbaie. C'est une ville industrielle où se retrouve l'usine de pâtes et papiers Donohue devenue propriété d'Abitibi-Consolidated en 2000. Les deux membres de la famille Lapointe, originaires de Clermont, les plus célèbres y sont nés la même année soit en 1860, alors que la localité faisait encore partie intégrante de La Malbaie. Il s'agit du très sérieux Monseigneur Eugène Lapointe (1860-1947) et du très amusant Alexis Lapointe dit le Trotteur (1860-1924).

Commençons par le sérieux Monseigneur. Les membres de la famille Audet dit Lapointe peuvent s'enorgueillir à plus d'un titre de compter dans leur rang un prêtre et un intellectuel d'aussi haut niveau que M^{gr} Eugène Lapointe. Il est reconnu comme le fondateur du syndicalisme catholique au Québec. Appliquant à la lettre les préceptes de l'encyclique *Rerum novarum* du Pape Léon XIII parue en 1891, M^{gr} Eugène Lapointe a fondé les premiers syndicats catholiques québécois au Saguenay et a aidé des générations de travailleurs à améliorer leurs conditions de travail et de vie parfois très pénibles à l'époque. Son oeuvre a généré par la suite dans le même mouvement la Centrale des travailleurs catholiques du Québec en 1921 qui deviendra la CSN actuelle en 1960. Cet illustre Monseigneur est né dans le rang dit de Snigoll (une déformation du mot Seagull ou goéland), fort modeste secteur où les terres agricoles étaient misérables et où il n'y avait toujours pas d'école de rang au début du 20^e siècle. Ordonné prêtre le 1^{er} août 1886 à Baie-Saint-Paul, M^{gr} Eugène Lapointe est décédé à Chicoutimi en 1947, où il a passé l'essentiel de sa vie car à cette époque Charlevoix faisait partie du Diocèse de Chicoutimi. L'oeuvre de M^{gr} Lapointe demeure méconnue. Par exemple, à la Société d'histoire de Charlevoix, nous possédons une correspondance encore non-traitée (faute de financement) de M^{gr} Eugène Lapointe. Si par hasard, il se trouvait quelques membres de la famille Audet dit Lapointe pour nous aider à ce sujet, nous accueillerions toutes les formes d'appui...

L'amusant Alexis Lapointe dit le Trotteur est sans doute plus connu. Il faut toutefois préciser qu'il est bel et bien né dans Charlevoix en 1860 dans le secteur actuel de Clermont appelé alors rang de la Chute (qui permettra l'établissement d'un développement industriel). Dans le cas de ce membre étonnant de la famille Lapointe, pas besoin d'insister sur sa formation intellectuelle puisqu'on raconte qu'il était peut-être simple d'esprit mais, dirions-nous plutôt, très imaginatif. En effet, à son époque soit au milieu du 19^e siècle, le cheval est l'élément le plus significatif et le plus utile de la société agricole de l'époque. Alors quoi de mieux pour se faire remarquer de se comparer à un cheval ou même de devenir un homme-cheval. Alexis Lapointe dit le Trotteur a couru contre



M^{gr} Eugène Lapointe.
Collection: SHC.

les meilleurs chevaux trotteurs, contre un bateau, contre des trains et même contre des autos et il a toujours émerveillé ses contemporains par sa vitesse et sa ténacité. Un informateur l'ayant connu nous disait: «C'est pas qu'il courait fort, mais il courait longtemps!». Alexis Lapointe aurait-il été un marathonien extraordinaire? En son temps pas question de songer aux Olympiques! Pourtant un chercheur saguenéen, Jean-Claude Larouche, a exhumé le squelette d'Alexis Lapointe dit Le Trotteur et après étude a pu affirmer que ses os avaient des propriétés athlétiques remarquables! Peu importe, les gens de son temps retiennent surtout la bonne humeur d'Alexis, son goût pour la danse, pour l'harmonica et pour les filles... Mais il ne trouva jamais à se marier... Il est mort à Alma en 1924 écrasé par un train. Depuis, sa légende court partout au Québec et fait d'Alexis Lapointe un personnage unique apprécié de tous!

D'AUTRES LAPOINTE EN CHARLEVOIX: COUP DE TONNERRE, COMMERÇANTS ET HOMMES POLITIQUES

Nous avons parlé tout à l'heure du secteur de Saint-Fidèle comme étant un autre lieu d'origine des Lapointe dans Charlevoix. Cette municipalité fondée en 1855 a cessé d'exister en 2000 pour se joindre à La Malbaie. Ici nous ne retrouvons aucun Monseigneur, ni aucun autre homme-cheval, mais une population d'agriculteurs travaillante et acharnée sur un sol souvent ingrat. Il n'y aurait donc rien de fantastique dans leur paisible existence! Mais attendez un peu, la légende n'est jamais bien loin chez les Audet dit Lapointe.

Nous tenons d'une dame Marie-Louise Lapointe de Saint-Fidèle, âgée de plus de 100 ans lorsqu'elle a raconté cette histoire en 2000, une anecdote vécue qui démontre bien que le quotidien des paysans du secteur de Saint-Fidèle, présumément sensible aux coups de tonnerre, était parfois spectaculaire. Écoutons bien le récit qu'elle en fait:

«À l'été de 1918, je me trouvais au domicile familial situé dans le rang Saint-Paul (Saint-Fidèle), en compagnie de mon neveu Antonio alors enfant. Un fort orage traversé du bruit rugissant du tonnerre se fit entendre [...] La foudre frappa alors à proximité de notre demeure! Soudainement, cette foudre pénètre par la cheminée en prenant la forme d'une boule de feu et se dirige instantanément vers le poêle [...] La boule de feu continue sa course effrénée dans la demeure fracassant 18 carreaux de fenêtre, noircissant tous les clous et laissant la maison sans dessus dessous [...] La foudre continue ses frasques et, incroyablement, se trace un chemin entre ma gorge et le bébé. J'étais alors une «jeune fille». Je me suis évanouie immédiatement. Mes parents se sont hâtés d'aller chercher le curé qui conseilla de me gargariser avec du lait. Moi et le bébé en sommes miraculeusement sortis indemnes!»

Nous croyons vraiment cette histoire car lors de notre enquête auprès de cette dame Lapointe, nous avons vu la terreur dans ces yeux et cela en disait long, même bien des années après l'événement!

Mais revenons à des événements plus ordinaires. Les Audet dit Lapointe de Charlevoix sont aussi très souvent de réputés commerçants du milieu. Ainsi M. Paul-Émile Lapointe originaire de Saint-Fidèle a ouvert à La Malbaie à partir de 1958 un commerce devenu l'une des plus importantes épicerie de la région (Alimentation Lapointe-Provigo). À Clermont, où une des rues principales de la localité s'appelle la rue Lapointe, se retrouvent aussi une épicerie Lapointe et une quincaillerie Lapointe dans cette localité. À La Malbaie, site de tourisme et de villégiature, il y a eu longtemps un hôtel Lapointe. Voilà de quoi marquer profondément la vie commerciale de la région Clermont-La Malbaie!

Mais les Audet dit Lapointe ont aussi influencé la vie politique de la région, voire celle de tout le pays! Ernest Lapointe, ministre de la justice fédéral et bras droit du premier ministre fédéral Mackenzie King dans les années 1940, a une origine familiale dans Charlevoix, plus précisément dans le secteur de Baie-Saint-Paul où un de ses ancêtres Joseph Lapointe épouse Félicité Bouchard en 1791. Plus récemment, un député fédéral de Charlevoix se nommait Charles Lapointe et il a représenté cette circonscription de 1974 à 1984. Ministre dans le cabinet du premier ministre Pierre-Elliott Trudeau de 1980 à 1984, Charles Lapointe est né à Tadoussac. Il s'est par la suite distingué dans le secteur de la promotion touristique à Montréal à des titres divers et il y oeuvre toujours.

Et il y a tous les autres Audet dit Lapointe de Charlevoix dont nous ne parlerons pas aujourd'hui et qui sont fiers de porter ce nom et de poursuivre la lignée. Nous voulons cependant ici les saluer tous et toutes car ils poursuivent une riche histoire d'enracinement digne de mention comme nous venons de le voir rapidement au cours de cet exposé.

UN FABULEUX DESTIN

Je maintiens mon affirmation du début: les Lapointe ont connu un fabuleux destin dans Charlevoix. Et il faut encore démêler la légende de la réalité, le vrai du faux, faire des recherches plus approfondies avec sérieux, il faut aussi le faire avec fantaisie. Comme nos ancêtres savaient si bien s'y conformer en tenant à leurs rêves, à leur volonté de faire le bien, car l'histoire c'est aussi le chemin à retrouver d'un héritage fantastique à découvrir et à redécouvrir. Et c'est à vous, à nous, d'écrire et de décrire à nouveau ce tracé merveilleux en Charlevoix et ailleurs. Bonne découverte et bonne journée!

* Texte lu lors de l'assemblée générale de l'Association des familles Audet-Lapointe tenue à La Malbaie le 11 septembre 2004.

Bibliographie

- Éloi-Gérard (Frère).
Inventaire des contrats de mariage au greffe de Charlevoix.
La Malbaie, Société Historique du Saguenay, 1941. 373 pages.
- Éloi-Gérard (Frère).
Recueil de généalogies des comtés de Charlevoix et Saguenay depuis l'origine jusqu'à 1939.
La Malbaie, Société Historique du Saguenay, 1941. 594 pages.
- Gauthier, Serge (avec la collaboration de Christian Harvey).
Saint-Fidèle. 150 ans d'histoire. 1850-2000.
Saint-Fidèle, s. é., 2000. 118 pages.
- Larouche, Jean-Claude. Alexis Le Trotteur.
Montréal, Éditions du jour, 1971.
- Pilote, Diane et al. Reflet de Clermont.
Clermont, s.é., 1985. 200 pages.
- Revue d'histoire de Charlevoix.
Histoire du Centre-ville de La Malbaie. Numéro 34 (Août 2000): 24 pages.
- Savard-Lapointe, Marie-Louise. Une vie bien remplie.
La Malbaie, s.é., 1998. 93 pages.
- Saint-Hilaire, Guy. Les Lapointe des Bergeronnes.
Saint-Laurent, s.é., 1986. 171 pages.



Un message de Monsieur Michel Guimond, député de Montmorency-Charlevoix-Haute-Côte-Nord

C'est avec joie et fierté que je m'associe à ce numéro de la *Revue d'histoire de Charlevoix*. Bravo aux artisans qui contribuent au contenu de cette publication de qualité, et bonne lecture!

Michel Guimond

SAINT-AIMÉ-DES-LACS

Un village, une école*

PAR CHRISTIAN HARVEY ET SERGE GAUTHIER

Aujourd'hui encore, l'école de village, constitue un point central de la vie des communautés paroissiales de Charlevoix et du Québec tout entier. Elle compose notamment avec l'église paroissiale, le presbytère, l'édifice municipal, la caisse populaire, un noyau institutionnel autour duquel se forme l'espace villageois. Saint-Aimé-des-Lacs se révèle exemplaire sur ce plan. Au fil des divisions paroissiales et municipales une localité nouvelle, avec son identité propre, a émergé au coeur de l'arrière-pays charlevoisien.

Longtemps, l'école primaire, dans les régions rurales, demeure sous la direction des commissions scolaires locales: chaque paroisse possède alors sa commission scolaire. L'enseignement a un caractère à la fois gratuit et public. Le financement des activités s'effectue grâce au prélèvement d'une taxe sur la propriété foncière. Les étudiants se rendent aux écoles de rang présentes dans leur localité. L'enseignement y est donné par des institutrices, dans des classes à niveaux multiples.

En ce qui concerne le secteur de Saint-Aimé-des-Lacs, il demeure rattaché sur le plan religieux, municipal et scolaire, et ce jusque dans les années 1940, à Sainte-Agnès. Les efforts du curé Alfred Girard mènent à la formation de la paroisse de Saint-Aimé-des-Lacs décrétée le 4 décembre 1942. Suivront ensuite la municipalité et la commission scolaire. Saint-Aimé-des-Lacs compte alors ses écoles de rang: les écoles des lacs (l'une située près de la chapelle Fitzpatrick, l'autre près du moulin à farine), Saint-Jérôme (Mainsal), Pied des Monts, Lac aux Caribous et, vers 1950, dans le secteur du Pied de la Côte de la Source.

À la faveur de l'après-guerre, de nouvelles écoles sont construites un peu partout au Québec et dans Charlevoix. L'ouverture des routes l'hiver amène les commissions scolaires à organiser leurs

activités autour d'une école centrale où grâce au nombre plus élevé d'étudiants, des cours peuvent y être donnés à chaque niveau d'étude. Comme le rappelle le sociologue Jean Gould en 1999: «Ainsi, encore aujourd'hui, chaque gros village canadien-français, chaque paroisse urbaine a une école de brique rouge et brune de six-huit classes construite à cette époque.» Bien souvent, une communauté religieuse féminine se charge de l'enseignement.

En mai 1954, le Conseil de Fabrique fait don d'un terrain à la commission scolaire de Saint-Aimé-des-Lacs afin d'y construire une école centrale ouverte peu de temps après. Il faut toutefois attendre quelques années avant de voir les enfants des «écoles rurales» de la paroisse venir, dans leur totalité, en «autobus jaune» à l'école centrale et ainsi quitter leur école de rang. De plus, des démarches sont alors entreprises afin de faire venir une communauté religieuse à Saint-Aimé-des-Lacs. Les efforts finissent par porter fruit.

Le 6 septembre 1959, le curé de la paroisse de Saint-Aimé-des-Lacs est fier d'annoncer à ses ouailles en chaire: «Événement important dans l'histoire de notre paroisse: l'arrivée des nos premières religieuses. Preuve que Saint-Aimé se développe, progresse, grandit. Vous êtes les bienvenues à Saint-Aimé.»



Élèves de l'école de Saint-Aimé-des-Lacs en 1962.

C'est la communauté des Petites Franciscaines de Marie, dont la Maison-mère est située à Baie-Saint-Paul, qui vient diriger l'école de la localité. Dix-sept religieuses viendront résider à Saint-Aimé-des-Lacs dans le couvent qui se greffe au bâtiment d'enseignement autour de 1959. La première supérieure en est Sœur Marie-Yolande (Adrienne Blouin). Sous les auspices de cette communauté, plusieurs activités de financement pour la Fabrique sont tenues à la grande salle du couvent dont, notamment des soirées canadiennes et des carnivals fort appréciés et très populaires. En 1965, les Petites Franciscaines de Marie retournent à Baie-Saint-Paul afin d'exercer leur apostolat à l'Hospice Sainte-Anne.

Le 14 août 1965, les Sœurs de la Charité de Saint-Louis, déjà présentes à Clermont, viennent à leur tour prendre en main la destinée de l'école de Saint-Aimé-des-Lacs. En 1965, 149 élèves font leur entrée à l'école de Saint-Aimé-des-Lacs. La première supérieure et directrice de cette communauté est Sœur Louis Raymond (Yolande Robitaille). Le 7 juillet 1969, la communauté quitte à son tour Saint-Aimé-des-Lacs.

Une autre communauté, les Sœurs Antoniennes de Marie, déjà présente à l'Orphelinat de La Malbaie, entre par la suite en action à Saint-Aimé-des-Lacs, et ce, à partir de 1969. La première supérieure est Sœur Rita Lemay. Elles quittent l'école en 1973.

En 1972, la commission scolaire de Saint-Aimé-des-Lacs cesse ses activités et laisse place à une commission scolaire dont l'administration se fait sur le plan régional. De même, le rôle des laïcs devient de plus en plus important et Augustin Côté puis Claude Gaudreault sont nommés directeurs de l'école de la localité dans les années 1970. Ce dernier réside en compagnie de sa famille dans la partie ayant servie de couvent. D'autres directeurs et directrices font leur marque à l'école de Saint-Aimé-des-Lacs: André Lajoie, Gilles Lavoie, Gaétan Audet, Georgette Tremblay, Ghislaine Dumas, Denise Tremblay, Claudette Jean. Les enfants y sont moins nombreux qu'autrefois suivant ainsi la courbe démographique du Québec en général, mais Saint-Aimé-des-Lacs demeure en 2004 une des municipalités ayant un âge moyen parmi les plus jeunes de Charlevoix. Il y a donc de l'avenir possible pour son école!

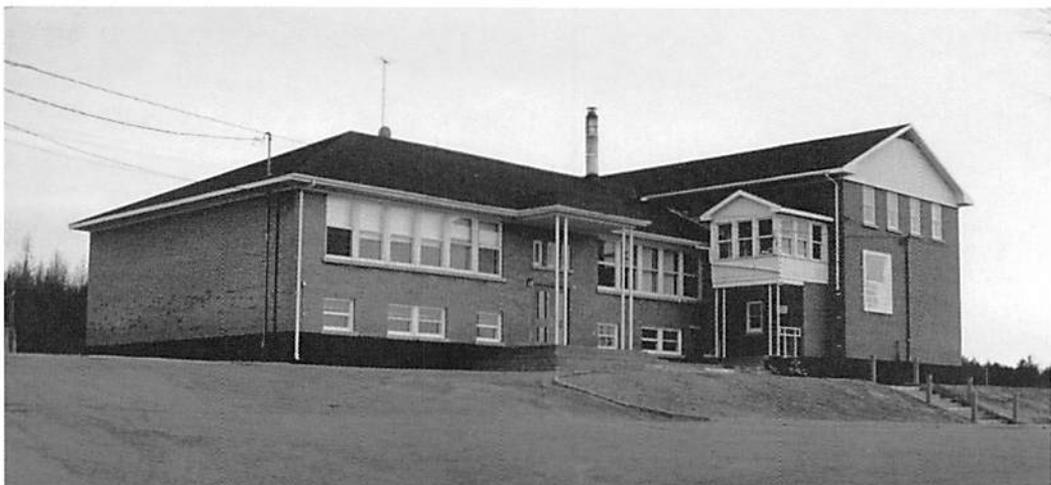
Proche encore du clocher paroissial, accueillant depuis près de cinquante ans les enfants du village, l'école de Saint-Aimé-des-Lacs (École Beausoleil) doit rester un signe d'unité, un lien crucial au coeur d'un village vivant, porteuse de l'avenir du lieu et de son enracinement dans l'histoire!

** Texte lu le samedi 25 septembre 2004 à la bibliothèque La Plume d'Or de Saint-Aimé-des-Lacs dans le cadre des Journées de la Culture.*



École de Saint-Aimé-des-Lacs en 1956.

Collection privée.



École de Saint-Aimé-des-Lacs en 2000.

Photo: Normand Perron.

LE FILM « MÉMOIRES AFFECTIVES »

Mémoire de chevreuil et région-mémoire

PAR SERGE GAUTHIER

Photo: Extrait du film «Mémoires affectives».



Roy Dupuis dans une scène du film «Mémoires affectives».

Une scène sans doute sans importance pour la plupart des spectateurs m'a frappé dans le récent film de Francis Leclerc intitulé «*Mémoires affectives*»: le personnage principal (joué par Roy Dupuis) est seul sur le bout d'un quai de Charlevoix, avec devant lui le fleuve chargé de glaces et, comme en suspension dans le temps et l'espace, seules demeurent les limites des profondeurs d'une mémoire perdue sur laquelle le héros n'a plus de prise. L'homme n'a plus de pays ni dans la tête, ni dans le ventre et cherche intimement la recomposition de ses souvenirs et de son être. C'est une belle allégorie pour un pays toujours à naître et pour une nation encore en quête d'elle-même; mais c'est aussi une autre utilisation (plutôt judicieuse cette fois-ci) de la région de Charlevoix comme une région-réserve de la souvenance et d'un passé québécois dont la trace se perd trop facilement.

LE PAYS GLACÉ OU LA RÉGION-MÉMOIRE

En d'autres temps la mémoire du pays s'est aussi comme recouverte de glaces; en d'autres temps il a fallu une région-mémoire comme Charlevoix afin de faire resurgir le pays. L'histoire du cinéma québécois -pas si lointain- nous parle encore des envolées d'un Pierre Perrault qui, dans la traversée en canot à l'île aux Coudres, s'extasie sur la beauté des glaces sur le Saint-Laurent. C'était à la fin des années 1950 et le pays était encore en friche, mais Pierre Perrault a trouvé tout au bout des glaces la mémoire d'un Alexis Tremblay lui racontant l'île aux Coudres à en faire dégeler tout un pays. C'est dans la région de Charlevoix que le cinéaste Pierre Perrault a dépassé les glaces de l'oubli et a fait retrouver la mémoire à tout un peuple.

Il en va de même dans le film «*Mémoires affectives*» de Francis Leclerc où le personnage principal va dans Charlevoix en quête de sa mémoire. Il n'y trouve ni conteur, ni aucune «mémoire vive» dans la bouche d'un Alexis Tremblay d'avant l'ère informatique. Il retrouve plutôt des êtres dispersés, un chevreuil mort, une mémoire incertaine. Un pays craquelé d'une neige trop blanche et de trop d'oublis. Faut-il croire que même en Charlevoix la mémoire s'est perdue? Peut-être bien...

Enfin non. L'important pour notre propos est sans doute que dans ce film bien actuel de Francis Leclerc la région de Charlevoix soit encore une région-mémoire. L'histoire régionale de Charlevoix a toujours laissé place aux regards de l'Autre et que ce soit pour les touristes, les villégiateurs, les artistes-peintres, ce lieu hautement pittoresque à la nature flamboyante a toujours été lié à une

redécouverte du passé ou au maintien d'une mémoire ancienne. À ce chapitre, la pratique des folkloristes québécois dans Charlevoix depuis le début du 20^e siècle à la suite du folkloriste-ethnologue Marius Barbeau (1883-1969) a été essentiellement une redécouverte de traditions et de pratiques maintenues en ce lieu mais disparues en bien d'autres régions du Québec et de l'Amérique du Nord. La télévision et le cinéma d'ici se sont inscrits dans la même démarche notamment avec le téléroman «*Le temps d'une paix*» de Pierre Gauvreau et la trilogie des films de Pierre Perrault à l'île aux Coudres. Mais qu'en est-il maintenant avec Francis Leclerc? Sommes-nous en continuité ou en rupture avec cette approche? Comme il se doit, la réponse à cette question est à la fois oui et à la fois non!

LES RUSES DE LA MÉMOIRE

La mémoire oublie. La mémoire ruse. Elle se fait incertaine, rebelle, pas facile à maîtriser pour le personnage central du film de Francis Leclerc. Oui, le réalisateur de «*Mémoires affectives*» remonte en Charlevoix cette région-mémoire pour retrouver une certaine souvenance. Cependant non, il ne fait pas comme Pierre Perrault et n'a plus besoin d'aucun Alexis Tremblay mais plutôt d'un chevreuil mort pour rompre l'oubli.

Mais comment cela se fera-t-il? La trace du folklore a été effacée. Le père n'a laissé qu'un chevreuil mort. Il n'est plus possible de ruser par des histoires anciennes, il faut aussi chercher à se recomposer pour le présent. Plutôt que la quête passéiste et allégorique d'un Pierre Perrault, la démarche du cinéaste Francis Leclerc dans «*Mémoires affectives*» adopte plutôt un regard actuel collé sur les failles du présent. Il est alors possible de situer son film dans la région-mémoire de Charlevoix mais sans nécessairement référer à une identité ancienne ou peut-être figée.

La mémoire n'est pas que folklorique; la mémoire n'est pas que passé. La grande ruse serait ici de l'enfermer entièrement dans les grands discours de la race. Il existe aussi des petits papiers épars, des articles de journaux découpés, des traits et des dates apparemment sans logique tracés sur le mur et cela aussi est de la mémoire. Cela est aussi la quête de sa mémoire, de son identité. Et tout cela peut se faire en Charlevoix par référence historique ou tout aussi bien ailleurs. Le médecin qui aide à retrouver la mémoire peut aussi provenir d'un autre pays (personnage joué dans le film par Maka Kotto) et nous n'en sommes néanmoins pas moins dans toutes les ruses de la mémoire. Et Charlevoix n'en perd rien comme lieu d'une certaine mémoire.

UNE MÉMOIRE DE CHEVREUIL

Il faut se souvenir avec une certaine tristesse du personnage du père du film «*Un zoo la nuit*» (joué magnifiquement par le regretté Roger Lebel) de Jean-Claude Lauzon qui se contentait de tuer un éléphant dans un zoo plutôt qu'un orignal ou un chevreuil dans la forêt. Le père du personnage principal de «*Mémoires affectives*» a bien tiré un chevreuil mais son fils n'a pas tiré dans le même sens ou n'a pas voulu tirer de la même manière que lui. S'ensuit une rupture, une carcasse de chevreuil perdue dans un quel-

conque arrière-pays et le fil de la mémoire s'est comme rompu. Il reste un chevreuil en héritage. Une mémoire de chevreuil. Le pas et la langue de l'Amérindien. L'important est de chercher, de chercher encore, le pays, en fait, est à l'intérieur des sentiers balisés par des restes de mémoire.

Le casse-tête de la mémoire du pays se compose de pièces diverses. Il y a le pays dans la tête où la danse et la gigue s'entremêlent de mots et l'on est dans le Charlevoix rituel de Pierre Perrault; il y a aussi le pays dans le ventre où l'on souffre l'échec du quotidien, où se porte le poids de la défaite et l'on est dans le Charlevoix neigeux et presque désert de Francis Leclerc. L'important au fond c'est que ce cinéaste d'aujourd'hui réfère encore à Charlevoix comme une région-mémoire et poursuit

encore l'héritage de cet espace culturel régional si riche qu'il révèle aux gens d'ici et d'ailleurs bien plus que ce qu'il est culturellement et socialement.

Pays de la tête, pays du ventre, Charlevoix reste donc toujours utile comme région-mémoire. Alors peut-être, un jour, sera-t-elle bien plus vivante qu'elle ne l'est maintenant? Et, dès lors, notre mémoire se recomposera-t-elle des dires du grand Alexis Tremblay, des songes du pays du cinéaste de la parole que fut Pierre Perrault, au lieu d'être une simple mémoire de chevreuil mort au bord de la route. Et si Charlevoix était toujours un des chemins de la mémoire à emprunter afin de connaître encore les contes d'un pays incertain peut-être plus proche qu'il ne nous semble parfois?

Ce texte a aussi paru dans: *L'Action Nationale*, volume XCIV, numéros 9 et 10 (novembre-décembre 2004) 29-33.

CHRONIQUE DU LIVRE

Raconte-moi... La rivière Malbaie

PAR LUC FILION

Une rivière constitue un élément important dans le développement d'une région. La rivière Malbaie, avec ses 168 km de longueur, va avoir cette grande influence tout au long de l'histoire de Charlevoix.



Avant même d'être nommée «malle baye» par Samuel de Champlain, en 1608, cette rivière sert déjà de «route» aux Amérindiens. Puis, c'est sur ses rives que se développent les seigneuries qui peupleront l'est du comté. Sa beauté majestueuse attire villégiateurs et touristes.

À la fin du 20^e siècle, cette rivière devient le cœur du Parc national des Hautes-Gorges-de-la-rivière-Malbaie, ainsi qu'un élément important dans celui des Grands-Jardins. Elle a contribué au développement de la seule ville industrielle de Charlevoix, servant à la drave jusqu'en 1986. De plus, n'oublions pas de signaler la grande inspiration qu'elle a insufflée à plusieurs artistes.

L'étude historique d'une rivière, quel sujet captivant! S'inspirant d'une collection française sur l'histoire des rivières en France, les Presses de l'Université Laval en débutent une consacrée aux rivières du Québec. C'est *Raconte-moi... La rivière Malbaie* qui a l'honneur d'inaugurer cette nouvelle collection.

Se voulant une recherche de niveau universitaire, ce livre est sous la direction du Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix. Ce projet a reçu l'appui financier du ministère de la Culture et des Communications du Québec grâce au programme «Étalez votre science».

Sous la direction de Serge Gauthier, une équipe d'universitaires venant de différentes disciplines, composée de Guy Godin, Christian Harvey, Louis Lefebvre, Guy Le Rouzès et Jehan Rondot, étudient cette rivière. Ces auteurs s'intéressent à la géologie et à la description physique de la région, ainsi qu'à sa végétation, sa faune et son climat. Par la suite, on retrace son histoire, et on illustre comment elle a inspiré certains artistes. On termine en dressant un bilan de différents gestes posés pour sa sauvegarde.

Une recherche universitaire peut être accessible au grand public. Les auteurs ont fait un grand effort pour vulgariser le contenu. De nombreux tableaux, schémas, graphiques, cartes, chronologies, résumés, et un lexique, font de ce livre un outil pédagogique.

De plus, environ 75 merveilleuses photos prises majoritairement par un grand amoureux du Parc des Hautes-Gorges, Monsieur Guy Godin, sont un véritable bonheur pour les yeux. Il ne faut pas oublier les extraits de textes venant appuyer l'analyse. Une légende sur le pont de La Malbaie donne un côté mystérieux à ce cours d'eau. Enfin, chacun des sept chapitres débute par une citation venant de personnes qui ont contribué à faire connaître, à travers le temps, la rivière de Menaud.

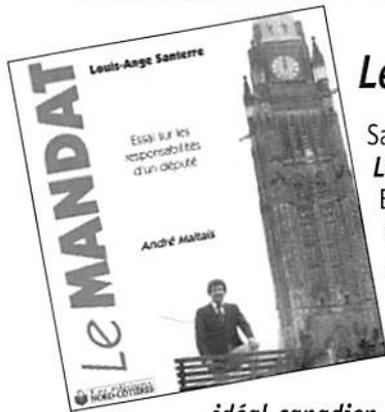
Charlevoix est reconnue pour ses magnifiques paysages, et ce livre en est une illustration éloquent. Ce livre est d'un grand intérêt pour les personnes qui sont intéressées à découvrir l'histoire de ce secteur merveilleux. Mais, il est aussi d'un grand intérêt pour tous ceux et celles qui veulent tout simplement communier avec les beautés et les grandeurs de la nature.

À quand les autres livres de cette collection qui s'intéresseront aux autres rivières du Québec, et principalement, aux autres rivières de Charlevoix?

Serge Gauthier, dir., collaboration de Guy Godin, Christian Harvey, Louis Lefebvre, Guy Le Rouzès et Jehan Rondot. *Raconte-moi... La rivière Malbaie*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, 127 pages.

Disponible sur demande à la *Société d'histoire de Charlevoix* au coût de 24,95\$ plus 5\$ (frais de poste).

Les autres titres de la chronique du livre sont présentés par SERGE GAUTHIER.



Le mandat

Santerre, Louis-Ange.

Le mandat.

Essai sur les responsabilités d'un député. André Maltais, Sept-Îles, Les éditions Nord-Côtières, 1998, 75 pages.

Maltais, André. **Nunavut. Un idéal canadien... annoncé!** Discours prononcé à l'ambassade du Canada à Paris le 1^{er} avril 1999, à l'occasion de la création du gouvernement du Nunavut.

Grâce à la gentillesse et à la collaboration de Geneviève Dufour, membre émérite de notre Société d'histoire de Charlevoix, il nous a été possible de découvrir ces deux parutions liées à la carrière d'André Maltais, actuellement négociateur en chef du gouvernement du Canada. Il nous fait maintenant plaisir de les faire découvrir à l'ensemble des membres de notre Société.

Le premier ouvrage intitulé «*Le mandat*» est un résumé de la carrière politique d'André Maltais, à titre de député fédéral de Manicouagan sous la bannière du parti Libéral entre 1979 et 1984. Être député d'une circonscription aussi vaste que Manicouagan impose un mode de vie bien particulier à celui qui veut en devenir le représentant et André Maltais a été à l'aise avec ses commettants. Cet homme dont les origines

familiales sont à La Malbaie et dans Charlevoix a su vibrer au rythme de la Côte-Nord, répondre aux besoins de ses milieux de vie si divers et c'est ce que relate avec éclat le livre «*Le mandat*». André Maltais s'est aussi rapproché au cours de son mandat des communautés autochtones et cela va ensuite inspirer la vie et la carrière de celui qui deviendra négociateur en chef du Canada auprès de ces nations.

La brochure Nunavut. *Un idéal canadien... annoncé!* relate ainsi un événement important de la carrière de négociateur en chef du gouvernement fédéral d'André Maltais, alors que celui-ci prononce à l'ambassade du Canada à Paris le 1^{er} avril 1999 un discours à l'occasion de la création du gouvernement du Nunavut. Pour la circonstance quoi de mieux que d'évoquer les sages pensées de l'écrivain charlevoisien par excellence Félix-Antoine Savard comme l'a fait André Maltais: «Heureux entre leurs trois océans, les peuples comme le nôtre épaulés sur le Nord! Heureux les peuples accordés!» Rien de moins que des pensées de paix dans le contexte d'un moment d'histoire auquel André Maltais a pris part avec dignité et éloquence. L'ensemble de son discours reste donc encore maintenant à lire et même à méditer.

André Maltais est un membre bienfaiteur de notre organisme depuis plusieurs années. C'est un honneur pour nous de le compter dans nos rangs et, grâce à l'entremise si délicate de Geneviève Dufour, désormais mieux le connaître et d'apprécier de ce fait davantage toute l'étendue de son travail et de sa belle et si généreuse carrière. Surtout merci de nous faire connaître tout cela par le biais de publications très documentées et fort bien présentées.



Menaud maître-draveur

Savard, Félix-Antoine.

Menaud maître-draveur.

Édition critique par Yvan G. Lepage. Montréal, Presses de l'Université de Montréal-Bibliothèque du Nouveau Monde, 2004, 782 pages.

La parution du «*Menaud maître-draveur*» de Félix-Antoine Savard en 1937 est une date mémorable dans l'histoire de Charlevoix. De même, la parution de l'édition critique de «*Menaud maître-draveur*» par Yvan G. Lepage dans la Bibliothèque du Nouveau Monde en 2004 constitue aussi un événement d'importance pour notre région et pour l'histoire de l'étude de la littérature québécoise.

La présentation de l'ouvrage dans la Bibliothèque du Nouveau Monde est luxueuse. Cette édition critique permet enfin d'apprécier à leur juste valeur les différentes versions du roman. Il y a aussi place dans ce travail pour une juste présentation des liens de cette oeuvre littéraire avec l'histoire régionale de Charlevoix. Le tout est fait avec précision et sérieux apportant un éclairage unique à un livre qui n'a pas fini d'être découvert et redécouvert.

Bien sûr, le discours politique s'est enflammé en lien avec le roman de Félix-Antoine Savard. Mais voilà, puisque les choses s'apaisent un peu, pourquoi ne pas relire ce bijou unique de notre littérature québécoise. Avec un guide comme Yvan G. Lepage, le cheminement est d'autant plus intéressant et plein d'une érudition néanmoins accessible à un vaste public. Un plaisir rare! À découvrir calmement et sans controverse. Dans la paix, comme l'aurait souhaité son auteur. Bravo à Yvan G. Lepage et à son équipe!

Nous remarquons que la collection Bibliothèque du Nouveau Monde comprend aussi deux livres sur l'historien Jésuite Pierre-François-Xavier de Charlevoix qui a donné son nom à notre région. Nous y reviendrons plus en détail dans une autre parution de la *Revue d'histoire de Charlevoix* car l'espace nous manque un peu dans la présente parution. À bientôt donc!



**Histoire des
Îles de la Madeleine**
Histoire de Beauce-Etchemin-Amiante
Histoire de la Mauricie

Fortin, Jean-Charles et Paul Larocque. *Histoire des Îles de la Madeleine*. Québec, PUL-IQRC, 2003, 399 pages.

Sous la direction de Serge Courville. *Histoire de Beauce-Etchemin-Amiante*. Québec, PUL-IQRC, 2003, 1047 pages.

Sous la direction de René Hardy et de Normand Séguin.

Histoire de la Mauricie. Québec, PUL-IQRC, 2004, 1137 pages.

Que dire au sujet de la collection «*Les régions du Québec*» publiée par les PUL-IQRC? Que c'est un héritage, un ensemble de

livres uniques, une façon exceptionnelle et passionnante de découvrir le Québec régional? Nos lecteurs connaissent bien *l'Histoire de Charlevoix* parue en 2000 dans cette collection. Il faut les inviter maintenant à découvrir les autres ouvrages de cette magnifique collection dirigée par l'historien Normand Perron de l'INRS, Urbanisation-Culture et Société.

Retenons les parutions récentes de la collection concernant les Îles de la Madeleine, Beauce-Etchemin-Amiante et la Mauricie. Disons que deux styles d'ouvrages y apparaissent. Celui plus synthétique consacré aux Îles de la Madeleine dont l'approche ressemble un peu à celle retenue pour l'histoire de Charlevoix. Il s'agit ici d'une région culturelle et non d'une région administrative. La population des Îles de la Madeleine est plus réduite sur le plan démographique comme celle de Charlevoix, mais la spécificité du lieu nécessite là aussi une description historique précieuse pour l'ensemble du Québec.

La démarche est plus vaste pour des régions comme Beauce-Etchemin-Amiante et la Mauricie. Les livres sont aussi plus importants en terme de nombre de pages. Par ailleurs, si en ce qui concerne Beauce-Etchemin-Amiante se dégage un territoire régional plus diffus, le livre n'en est pas moins rassembleur et éclairant. Il en est de même pour la Mauricie, vaste région, presque royaume, un peu comme le Saguenay dont l'histoire régionale se rapproche de celle de la Mauricie notamment en ce qui concerne l'importance de l'industrie forestière.

Peut-on dire que l'histoire d'une région éclaire celle des autres espaces régionaux du Québec et que la collection «*Les régions du Québec*» est un immense puzzle rassemblant les divers lieux régionaux formant le pays québécois? Il faut le penser et voilà pourquoi nous invitons nos lecteurs à se procurer les parutions récentes de cette collection mais aussi à en parcourir tous les titres qui se complètent entre eux. L'historien amateur ou professionnel y trouvera tant de recoupements, de liens et de richesses qu'il saura mieux alors connaître son coin de pays en découvrant celui des autres. Un parcours passionnant et d'une richesse inestimable!



Les pilotes du Saint-Laurent 1762-1960

Leclerc, Jean. *Les pilotes du Saint-Laurent 1762-1960*. Québec, Les Éditions GID, 2004. 855 pages

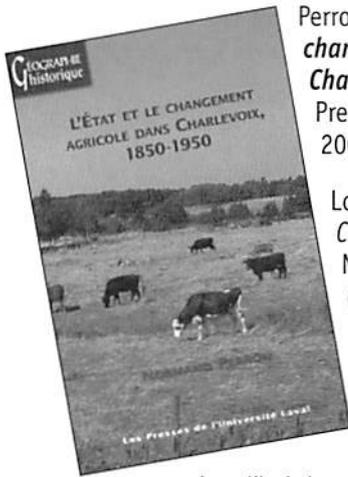
Lorsqu'il s'agit d'étudier l'histoire maritime du Québec, l'historien ou l'amateur est très souvent démuni. Il existe

des répertoires, des recueils de photos et même des présentations muséologiques. Mais, il faut constater que ces outils demeurent le plus souvent déficients, aléatoires, plus le fait de collectionneurs ou de nostalgiques et qu'en général ces travaux ou présentations sont peu rigoureux sur le plan historique et même parfois se contredisent entre eux. Il y a de quoi y perdre son latin ou même son intérêt pour un sujet par ailleurs fascinant.

Aussi lorsque des ouvrages aussi impressionnants que ceux de Jean Leclerc parviennent entre nos mains, l'on peut se rassurer au sujet de l'histoire maritime du Québec! Déjà auteur des livres «*Le Saint-Laurent et ses pilotes*», 1805-1860 (paru en 1990) et «*Les pilotes du Saint-Laurent*» de Québec à Montréal au XIX^e siècle (publié en 1996), Jean Leclerc poursuit avec cette nouvelle parution son travail fort imposant qui constitue maintenant une somme d'érudition unique. Bien sûr, le contenu du livre peut paraître aride parfois mais reste d'abord et avant tout une source de référence unique sur le rôle des pilotes du Saint-Laurent.

Il demeure souvent comme une vision quasi folklorique ou anecdotique au sujet de la vie et du métier de pilote. Avec le travail de Jean Leclerc, il y a désormais moyen pour qui consent à consulter ses livres, de connaître avec précision ce travail de pilote et ainsi découvrir l'histoire de notre grand fleuve Saint-Laurent. Cela change de l'amateurisme de certains et bravo à un historien rigoureux consacrant sa carrière et toutes ses recherches à une approche systématique d'un domaine encore presque inédit et si important pour l'historiographie québécoise.

L'état et le changement agricole dans Charlevoix 1850-1950



Perron, Normand. *L'état et le changement agricole dans Charlevoix 1850-1950*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, 318 pages.

Lors de la parution de *l'Histoire de Charlevoix* en 2000 et dont Normand Perron est l'un des co-auteurs, il y avait lieu de penser que la vision historique entourant Charlevoix s'en trouverait quelque peu transformée. Cela s'est avéré et dans les faits, il n'est plus possible

aujourd'hui de considérer cette région historique avec de simples postulats traditionnels liés au conservatisme, à la villégiature et au tourisme.

En fait, le sujet de la thèse de doctorat de l'historien Normand Perron publié sous le titre, «*L'état et le changement agricole dans Charlevoix 1850-1950*» s'inscrit bien dans une approche de renouvellement des concepts liés à l'histoire de Charlevoix. Le

ERREMENTS DE PROMENEURS SOLITAIRES EN CHARLEVOIX

Lebreux, Jean-Louis et Tartre. Yvan. *Charlevoix. Architecture rurale traditionnelle*. La Malbaie, Héritage Charlevoix, 2001.

L'introduction du préfacier Michel Lessard est déjà tout un programme et en voici un extrait par trop éloquent: «L'étude sur Charlevoix de Jean-Louis Lebreux et Yvan Tartre s'inscrit sans ambiguïté dans ces élans d'âme qui vagabondent épisodiquement dans ce pays immense.» Il y aurait donc une école de pensée formée de «belles âmes» qui n'aurait qu'à se promener «épisodiquement» en Charlevoix pour connaître l'histoire et l'architecture de cette région? Cette vision simplette court depuis peu - si elle a jamais existé - car le promeneur, fusse-t-il solitaire, en Charlevoix ou ailleurs, a le devoir de se documenter afin de produire un ouvrage le moins rigoureux sur un fait ou une région historique. Voilà précisément ce dont se dispense l'ouvrage «*Charlevoix. Architecture rurale traditionnelle*»: aucune bibliographie ne s'y retrouve, pas plus qu'une quelconque chronologie ou référence précise à la documentation historique existant au sujet de la région. S'y trouvent plutôt des impressions, des datations imprécises, un manque de rigueur.

Par exemple au numéro 20, au sujet d'une grange à Sainte-Irénée, les auteurs parlent d'une construction datant du dix-neuvième siècle, alors que les historiens régionaux un peu documentés savent bien qu'elle a été érigée en 1940, soit presque cinquante ans après la datation de Lebreux et Tartre. Au numéro 4, les auteurs écrivent que Neil McLaren a érigé une chapelle protestante à Port-au-Persil en 1897, alors que ce pionnier est pourtant mort en 1844! Voilà bien le dommage important causé par cet ouvrage: les bâtiments sont datés par des environs et des vers, rien de précis, toutes les notes au sujet de chacun d'entre eux seraient en fait contestables et auraient dû être vérifiées par un historien.

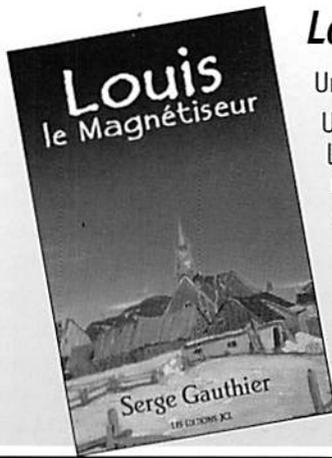
mot principal de la thèse est la notion de changement ici opposée au conservatisme présumé de Charlevoix et des Charlevoisiens. Normand Perron démontre bien, avec force détails et données quantitatives, que l'agriculteur de Charlevoix n'est ni plus conservateur qu'un autre au Québec, ni en retrait ou en recul même par rapport aux techniques agricoles utilisées durant l'époque étudiée. Nous voilà loin des discours folklorisants basés sur à peu près rien de concret alors que Normand Perron convainc avec une approche sérieuse et très documentée, notamment grâce au «Fonds de la Société d'agriculture numéro 2 du Comté de Charlevoix» déposé au Centre d'archives de la Société d'histoire de Charlevoix. D'ailleurs, Normand Perron éclaire bien le rôle de ces sociétés d'agriculture qui n'est pas d'un moindre apport dans l'histoire de l'agriculture au Québec.

L'inévitable question survient: est-ce trop complexe pour le lecteur moyen de consulter une thèse de doctorat en histoire? La réponse est non! L'écriture de Normand Perron est rigoureuse mais accessible et surtout il est un des premiers historiens québécois à approcher la question agricole avec autant de justesse et de pertinence. Et de plus, fait exceptionnel découlant sans doute un peu de la parution de *l'Histoire de Charlevoix*, Normand Perron a situé sa recherche dans notre région de Charlevoix. Nos lecteurs ne peuvent en conséquence qu'apprécier ce travail monumental et nous les invitons vraiment à lire ce livre essentiel de l'historien Normand Perron.

Le choix des bâtiments reste aussi éminemment discutable. Il n'est autorisé que par les «impressions» des auteurs et les critères de choix demeurent sans cesse dans le vague. Peut-être a-t-on procédé par un sentiment, une sensation, une émotion, autant d'outils de vérification dont un auteur sérieux doit absolument se dispenser. Peut-être l'école de pensée évoquée par Michel Lessard autorise-t-elle cette attitude superficielle? Toutefois, espérons sincèrement que cette pseudo-approche ne s'imposera pas trop dans la suite du monde et dans la recherche autour de l'histoire de Charlevoix.

Il faut dire cependant que les croquis d'Yvan Tartre sont réussis. Cependant, avec pareil emballage textuel, ils demeurent un témoignage incomplet, partiel, parfois même défectueux sur le plan du langage architectural. En fait, nous recommandons aux amateurs de l'architecture ancienne de tenter d'observer ces bâtiments sur leur territoire et dans leur cadre naturel, là où ils restent encore et toujours les plus évocateurs. En fait, plutôt que de se tromper, il vaut encore mieux connaître partiellement et en ce contexte chacun peut bien avoir son opinion personnelle et écrire son propre livre, puisque les auteurs eux-mêmes conviennent de se dispenser d'élargir leur propos à une analyse plus approfondie et sérieuse sur le plan méthodologique. Au fond, le travail au sujet de l'architecture rurale de Charlevoix reste à faire et ce n'est pas le livre «*Architecture rurale traditionnelle en Charlevoix*» qui sera d'un apport vraiment significatif à ce sujet.

De plus, il risque peut-être plutôt que cette parution annonce un sort inquiétant pour ces bâtiments historiques de Charlevoix jetés ainsi en pâture à d'éventuels promoteurs, faisant du catalogue de Lebreux et de Tartre un instrument de choix entre les mains de spéculateurs possiblement retors qui, sous le couvert des bonnes intentions de préserver le patrimoine régional, finissent par s'arroger le droit de le définir afin par la suite de mieux le vendre. Promeneurs solitaires désintéressés? Le moindre observateur n'en sera pas si certain.



Louis le Magnétiseur

Pour commander voir le bon de commande joint au présent envoi.

Un récit de Serge Gauthier. Saguenay, les Éditions JCL, 2005. 112 pages

Une certaine imagerie de la vie paysanne du Canada français du XIX^e siècle nous présente le plus souvent une société uniforme où la foi catholique est monolithique et incontestée. Cette vision n'est pas totalement juste. Les gens de cette époque se sont aussi questionnés sur la foi, l'existence de Dieu et le sens de leur vie.

Les moyens pris pour trouver leur réponse sont aussi variés que ceux d'aujourd'hui. Troquer son âme pour accéder à la richesse facile ou à la gloire non méritée a toujours été et sera toujours.

L'histoire de Louis Larouche dit le Magnétiseur est bien réelle et est basée sur une documentation archivistique imposante. Un court récit qui révèle donc des aspects étonnants de la vie de nos ancêtres.

IN MÉMORIAM

Louis Riverin (1918-2004): un illustre artisan du fer n'est plus

PAR SERGE GAUTHIER

Né le 25 août 1918 à La Malbaie, le forgeron Louis Riverin était le fils de Gustave Riverin et de Gabrielle Lapointe. Cet illustre forgeron de La Malbaie est mort dans sa ville natale le 20 novembre 2004.



Louis Riverin dans son atelier.

Photo: Gilles Legault.

Louis Riverin était l'héritier d'une longue tradition familiale dans le domaine de la forge. En effet, dès 1850, William (Guillaume) Riverin, grand-père de Louis Riverin, construit sa boutique de forge sur la rue Saint-Étienne à La Malbaie. C'est dans ce même édifice que son fils Gustave puis son petit-fils Louis ont poursuivi la tradition familiale. Il s'agit d'une des plus anciennes boutiques de forge au Québec et après plus de 150 ans, elle était toujours en activité au coeur du centre-ville de La Malbaie jusqu'à tout récemment. Malheureusement, nos autorités gouvernementales n'ont jamais favorisé de manière claire la protection de cet édifice unique, préférant classer bien culturel d'autres forges charlevoisiennes pourtant moins anciennes et cela est fort dommage.

Toutefois, en 2000, grâce à l'appui de la Ville de La Malbaie et de l'Association des Marchands du Centre-ville, une plaque commémorative a été placée face à la forge Riverin. En voici un extrait:

«La fonction principale du forgeron est de travailler le fer. Ce métier est très utile au temps des calèches dont il faut réparer les roues, de même que pour la fabrication de fers pour les chevaux. En 1962, Louis Riverin réalise un premier coq soudé à l'étain. Il répond à une demande d'un estivant. Depuis, l'essentiel de son travail est de concevoir des sculptures en fer forgé.»

Louis Riverin a donc, chose rare, permis au métier de forgeron de perdurer dans Charlevoix grâce à son travail d'artisan-sculpteur du fer. Son travail a été remarqué à travers le monde: dans les années 1970, un sheik arabe s'est même porté acquéreur de certaines de ses oeuvres. Mais, plus encore que tout autre événement de sa vie, le forgeron Louis Riverin se souvenait avec grande fierté de la remise d'une de ses sculptures par le gouvernement canadien en juin 1996 au pape Jean-Paul II.

La plus grande déception de Louis Riverin? Celle de ne pas avoir eu de descendant pour continuer son oeuvre. Sa déception est aussi la nôtre. Qu'advient-il de cette tradition et du bâtiment unique désormais vide de son forgeron? Il faut que tout cela se perpétue et que la mémoire de la longue lignée des forgerons Riverin demeure présente à La Malbaie et dans Charlevoix d'une manière ou d'une autre. Des spécialistes en muséologie de l'Université Laval se sont même penchés sur cette question il n'y a pas si longtemps mais leur document est demeuré sans suite. Pourquoi pas un Centre commémoratif de la forge et des métiers du fer à La Malbaie? L'idée est lancée et, il me semble, elle aurait certainement fait plaisir à Louis Riverin, cet illustre artisan du fer maintenant disparu.

Suite à la parution de cet article dans le journal «Le Soleil», deux de nos membres, Lucie Vanier-Vincent et Gilles Legault ont tenu à nous souligner le bon souvenir qu'ils entretiennent au sujet de Louis Riverin. Gilles Legault nous a même fait parvenir des photos prises à l'atelier de Louis Riverin et nous en publions une dans le présent article.

SOUVENIRS DU 20^e ANNIVERSAIRE

de la Société d'histoire de Charlevoix 1984-2004

Déjà vingt ans!

Nous ne pouvions nous payer de fêtes grandioses car nos moyens financiers sont si réduits! Et pourtant de beaux événements se sont produits en cette année 2004: le lancement de la *Revue d'histoire de Charlevoix*, numéro 47, consacrée à l'architecte Charles Michaud en l'église de Saint-Joseph-de-la-Rive le 31 mai; l'exposition «Histoires oubliées de Charlevoix» à nos bureaux de Saint-Aimé-des-Lacs en juin, juillet et août; la conférence de presse aux Ateliers DeBlois de Saint-Irénée en présence de l'artiste Marc DeBlois annonçant la tenue de notre grand tirage annuel 2004 le 19 juillet (l'opération a rapporté environ 6 000\$ à la Société d'histoire de Charlevoix; Madame Hélène Tremblay de Clermont est la gagnante du Tableau «Cap aux Fleurs» de Marc DeBlois); parution du numéro 47 de la *Revue d'histoire de Charlevoix* consacré aux hommes forts et aux femmes fortes de Charlevoix en septembre; tenue de la 20^e assemblée générale de la Société d'histoire de Charlevoix le 9 octobre et lancement du livre *Raconte-moi... la Rivière Malbaie*.

De nombreux membres et amis de la Société d'histoire de Charlevoix ont participé à ces fêtes et nous les en remercions. Ce furent des événements heureux. Merci encore pour la joie partagée et tout cet élan se poursuit encore un peu je crois depuis... Nous pourrions dire un peu tristement: «Hier encore, j'avais vingt ans...»; mais il convient mieux de dire désormais: «Déjà vingt ans... et l'avenir est devant nous!» Nous vous laissons en souvenir une photo prise lors de cette année 2004 qui fait désormais époque dans la petite histoire de la Société d'histoire de Charlevoix!



Quelques partenaires de la 20^e assemblée générale de la Société d'histoire de Charlevoix.



Photo: Denis Fortier.

Revue d'histoire de Charlevoix

Numéro 48, Février 2005 10 \$ l'exemplaire

Comité de rédaction: Serge Gauthier, Christian Harvey et Denis Fortier

Conseil d'administration de la Société d'histoire de Charlevoix

Serge Gauthier (président), Luc Filion (vice-président), Christian Harvey (secrétaire-trésorier), Denis Fortier, Hélène Tremblay, Abbé Bertrand Fournier et Guy Godin (membres honoraires)

Collaborateurs pour ce numéro: Luc Filion, Denis Fortier, Joseph-Aimé Gagnon et Jeanne Tremblay, Serge Gauthier, Guy Godin, Hervé Gobeil, Christian Harvey, Johanne Leduc.

En couverture: «Cap aux Fleurs» de Marc DeBlois. Collection Hélène Tremblay.

Adresse postale de la Société d'histoire de Charlevoix:

Société d'histoire de Charlevoix, C.P. 172, La Malbaie, G5A 1T7
Téléphone: (418) 439-0647 Télécopieur: (418) 439-1110
Courriel: info@shistoirecharlevoix.com Web: www.shistoirecharlevoix.com

Le bureau de la Société d'histoire de Charlevoix est situé au 99-A, rue Principale, à Saint-Aimé-des-Lacs. Il est possible d'y consulter les archives de la Société d'histoire de Charlevoix en prenant toutefois rendez-vous au préalable. La consultation est gratuite pour les membres de la Société d'histoire de Charlevoix; des tarifs s'appliquent pour les autres.

La Société d'histoire de Charlevoix reconnaît l'aide financière du Gouvernement du Canada, pour ses dépenses d'envoi postal, par l'entremise du programme d'aide aux publications (PAP).

Abonnement: NOUVEAU TARIF À COMPTER DU 1^{er} JANVIER 2005 30 \$ PAR ANNÉE POUR 3 NUMÉROS.

Impression: Lico imprimeur, 42, route 362, Baie-Saint-Paul G3Z 1P9 (418) 435-2869

Port de retour garanti. Envoi de publication. Enregistrement n° 0728039.

Dépôt légal 1^{er} trimestre 2005 ISSN 0829-2183

La Société d'histoire de Charlevoix laisse aux auteurs la responsabilité de leurs propos. Tous droits réservés.



Photo: Denis Fortier.

Remise officielle du tableau «Cap aux fleurs» par Marc DeBlois à notre gagnante madame Hélène Tremblay de Clermont.

LES ATELIERS DeBlois

LÀ OÙ TOUT SE CRÉE
LÀ OÙ TOUT SE VEND !

Boutique et galerie d'art
Porcelaine, raku
Les Bas de Julie
Atelier d'art de l'artiste Marc DeBlois

Ouvert tous les jours,
du 1^{er} mai au 31 octobre, de 9 h à 18 h



1131, Terrebonne, Route 362
Saint-Irénée (Québec) G0T 1V0
418.452.3229

Charlevoix

L'Art de l'accueil

C'EST DANS NOTRE NATURE !

En toutes saisons, la nature généreuse de Charlevoix favorise la pratique de nombreuses activités extérieures. Un fleuve grandiose, des montagnes dominantes, un enneigement abondant, des sites naturels exceptionnels et des attraits variés, forts de l'expertise et de la passion de ses bâtisseurs, contribuent à faire de la région l'une des plus belles destinations de plein air en Amérique du Nord !

L'Association touristique régionale de Charlevoix est fière de souligner l'apport de La Traversée de Charlevoix dans le développement du produit «nature et plein air» de notre région. Au fil des années, ce sentier de longue randonnée est devenu l'une des principales figures de proue au Québec en la matière. Cet exemple, qui a su en motiver plusieurs, servira encore sans doute d'inspiration dans les années à venir !

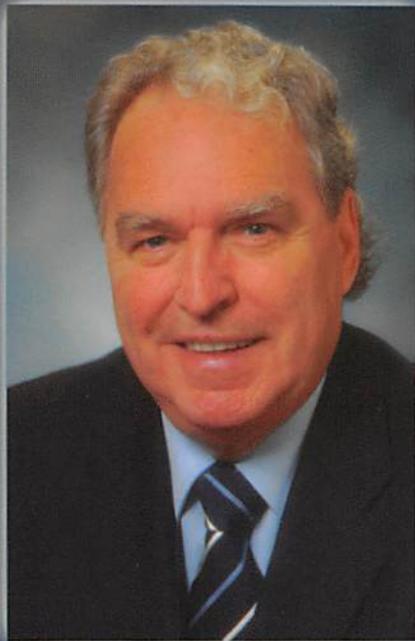


Charlevoix
Association Touristique Régionale

www.tourisme-charlevoix.com
1 800 667-2276



Québec



ROSAIRE BERTRAND

Député de Charlevoix

Vice-président de la Commission
des finances publiques

Ce numéro de la «*Revue d'histoire de Charlevoix*» nous offre deux autres volets de notre belle histoire.

J'ai eu plaisir à parcourir l'historique de la Traversée de Charlevoix et c'est aussi avec plaisir que j'invite les lecteurs à la découvrir. J'aimerais, dans ces quelques mots, dire toute mon admiration pour M. Eudore Fortin, le fondateur de la Traversée de Charlevoix. Monsieur Fortin a contribué très largement à faire connaître la merveilleuse géographie de Charlevoix. Comme je me plais à dire souvent: «Si seulement il y en avait un peu plus de ces hommes et de ces femmes». La Traversée de Charlevoix est à l'image de son bâtisseur, elle est unique.

Baie-Sainte-Catherine est sans aucun doute l'un des plus beaux bijoux historiques de Charlevoix. Les siècles d'histoire de ce territoire amérindien, où débarqua Jacques Cartier en 1535, nous sont résumés dans ce numéro de la «*Revue d'histoire de Charlevoix*». Je vous invite donc à vous imprégner de ce résumé chronologique de nos origines et je souhaite que l'avenir s'inspire de cette richesse culturelle bien présente à Baie-Sainte-Catherine.